

DES MONDES OUBLIÉS

CARNETS D'AFRIQUE **CHRISTIAN SEIGNOBOS**

IRD Éditions
Institut de recherche pour le développement

Éditions Parenthèses

Marseille, 2017



- 9 Avant-propos
- 15 Introduction

- 19 **CHAPITRE 1 DES PAYSAGES HUMANISÉS**
- 20 Les paysages de parcs arborés révélateurs des sociétés rurales
- 26 Terrasses emblématiques des monts Mandara et gestion méticuleuse des arbres
- 32 L'ombre, le fruit et l'épine

- 39 **CHAPITRE 2 DES ARCHITECTURES SOUDANIENNES**
- 40 Familles architecturales du bassin du lac Tchad
- 48 Demeures palatiales, patrimoines éphémères
- 54 Vers la fin de la « civilisation des greniers » ?
- 60 Les tentes de nattes du Tchad
- 66 Reconstruire ce qui n'est plus : l'exemple de la case-obus
- 70 Les décorations figuratives dans les architectures
- 74 Murailles et archéophytes des temps précoloniaux
- 80 Bosquets-fortins de *Ceiba pentandra*

- 85 **CHAPITRE 3 AUTOUR DE L'AGRICULTURE**
- 86 La force cachée d'un outillage indigent
- 92 Instruments aratoires et idéologie sous les tropiques
- 96 Fers de houes anciens, fers-monnaies, regalia et... islam
- 100 Les mille et un sorghos du bassin du lac Tchad
- 104 La révolution verte des *muskuwaari*
- 108 Ces cultures relictuelles qui disent l'histoire
- 112 « La famine et son cortège »
- 118 La bière de mil, une longue expertise

TABLE DES MATIÈRES

127 CHAPITRE 4 DES ÉLEVAGES À DISPARAÎTRE

- 128 Le poney et le taurin, deux élevages autochtones
- 130 Qui veut la mort du petit cheval ?
- 136 Les taurins du Cameroun, victimes d'une si longue histoire ?
- 142 Les Mbororo ou la chute du paradis pastoral
- 146 Les Mbororo du Lom-Pangar et la Banque mondiale
- 150 Troupeaux en marche
- 154 Chronique canine

159 CHAPITRE 5 PEUPLES ET MÉTIERS DE L'EAU

- 160 Coureurs de fleuves et derniers pêcheurs autochtones
- 166 Les cités kim posées sur l'eau et les herbes
- 172 Le *zemi* kotoko, une technique de pêche emblématique
- 176 Le lac Tchad, rive nord, la randonnée hors du temps
- 180 Le lac Tchad, rive sud, un eldorado ?

185 CHAPITRE 6 LES MONDES OUBLIÉS

- 186 Les derniers ritualistes montagnards
- 188 Les dernières communautés de chasseurs professionnels (gaw)
- 192 Où l'on parle des guerriers d'antan
- 196 Des armes, mais pour quelles guerres (monts Mandara) ?
- 202 Combats de masse et corps à corps dans les plaines du Logone
- 208 Les vrais-faux chevaliers des royaumes musulmans du bassin du lac Tchad
- 214 Objets ethnographiques, pièces d'artisanat, œuvres d'art
- 220 Djibril le *haddad* et ses terres cuites

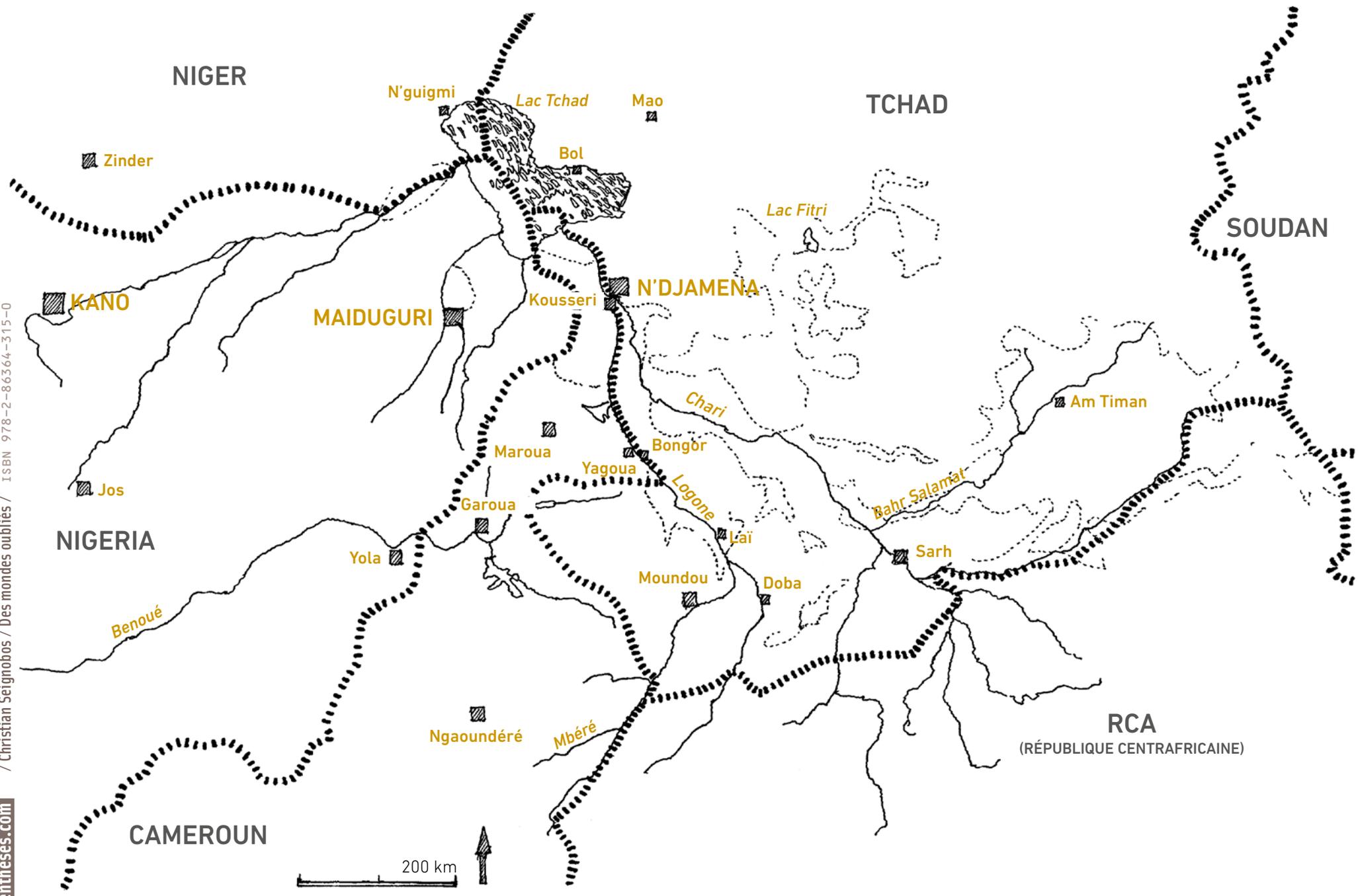
223 CHAPITRE 7 LA FAUNE SAUVAGE

- 224 « Les criquets de notre enfance »
- 228 Un insecte roi : *jaglavak*, histoire d'un film
- 230 Le temps des anoues
- 234 L'engouement ou l'étrangeté porteuse de malheur
- 238 Vivre avec la panthère
- 242 Le dernier rhinocéros noir

247 CHAPITRE 8 DE L'HISTOIRE IMMÉDIATE

- 248 Les impedimenta du terrain...
- 254 La vie au village
- 262 Rhekang Sakon dit Njidda, l'incontournable interprète
- 266 Insécurités au passé et au présent
- 270 *Zargina* et autres coupeurs de route
- 274 La moto chinoise : une révolution
- 278 Le foncier, nœud gordien du développement
- 286 Un « développement » imparfait

- 298 Postface
- 301 Notes
- 302 Glossaire
- 307 Sigles et acronymes
- 308 Bibliographie



- N'DJAMENA** plus de 1 000 000 hab.
- Garoua** 100 000 à 500 000 hab.
- Bongor** moins de 100 000 hab.



AVANT-PROPOS

LE DESSIN DE TERRAIN : UN DESSEIN SINGULIER ?

Mon inclination pour le dessin m'a semblé à ce point naturelle que je ne l'ai jamais questionnée. Je me suis toujours vu dessiner. Dans mon enfance et ma jeunesse de fils unique, le dessin a sans doute constitué une plage d'évasion et de liberté licite et sûre pour échapper à l'ennui ; pour échapper aussi, de façon plus masquée, à ces interminables cultes darbystes du dimanche matin à Valence, tellement longs que je remplissais de dessins des feuilles pliées, rangées dans ma bible. Le dessin a été là aussi dans ces cours sans joie de ma scolarité et, bien plus tard, dans la suite sans fin de séminaires et de réunions... maints collègues peuvent en attester.

Jusqu'à la fin des années soixante-dix régnait un certain terrorisme de la science austère, où l'illustration semblait permise à certaines disciplines et refusée à d'autres. Peu à peu, l'étau s'est desserré, des jaquettes illustrées apparaissent. Dans la décennie quatre-vingt, l'iconographie au trait se diversifie également sous l'influence de nouvelles techniques. Tous les modes illustratifs sont dès lors convoqués et le dessin au trait, devenu rare, est paré de « vocation didactique » et de « dimensions interpellantes » pour des sciences qui, aujourd'hui, s'exhibent pour exister et des instituts qui investissent dans leur « plan com' ».

Parmi les programmes, projets, thèmes de recherche que j'ai assurés, une place particulière va à ceux qui, passés par le moule disciplinaire, ne s'illustrent pas car ils le sont par nature : cartes d'atlas régionaux, nationaux, collectes de levés de terroirs, d'études sur la jachère, les questions foncières... tous classiques de la géographie rurale tropicale. D'autres thèmes, en revanche, appellent l'illustration : travaux sur les architectures et leurs transformations, sur l'analyse des paysages. Toutefois, ce présent recueil relève essentiellement de sujets libres. C'est ce « papillonnage » qui m'a permis de remplir mes cartons de dessins. Ont été également retenus des essais, des premiers jets parfois issus de carnets de notes et jusqu'à des phases non encore abouties d'un projet visuel, sortes d'« objets intermédiaires » pour reprendre le langage de la conception assistée par ordinateur.

Une grande partie des dessins que je consignais dans mes carnets ou des *forma* sur support s'attachent généralement à des détails, ceux dont ne rend pas compte la photo, ou lorsque la description laisse l'observateur insatisfait.

Le temps cumulé sur les mêmes lieux donne de l'épaisseur au palimpseste des souvenirs. Ce ne sont plus seulement des images, mais des mots, des dialogues, des odeurs, la mémoire olfactive se couple à la mémoire visuelle. J'ai donc désappris à recourir à la photo, n'arrivant pas à réprimer ce confus sentiment de honte à le faire. Je n'en continuais pas moins, par habitude, à traîner mes appareils et, le jour où ils

m'ont été dérobés, je m'en suis passé. Ne jamais être embarrassé de trop de bagages me fut, plus que jamais, une règle.

Assez peu de scientifiques ont tenté de justifier la présence de dessins dans leurs travaux et encore moins de préciser leurs techniques. Les dessins représenteraient, là aussi, un agrément, une pointe d'originalité cachant un talent domestique. Gloser sur l'exercice ne semblait pas s'imposer. Mis à part les archéologues et les taxonomistes, principalement en entomologie, seuls quelques ressortissants de la muséographie abordent le sujet, plutôt à travers un « avertissement » et jamais de façon systématique.

Les chercheurs se trouvent pris entre plusieurs expressions graphiques : comment gérer le codifié, le figuratif et l'allusif ? De quelle liberté dispose-t-on pour illustrer la coupe d'un sol, le transect d'un couvert végétal ou encore des planches de flores ou de faunes ? Le scientifique qui dessine, même comme artiste hésitant, s'exprimera toujours à travers des potentialités visuelles de son temps, ce que Paul VEYNE [1971] appelle une « sorte de grammaire de la communication artistique » qui déterminerait le style et la manière du dessinateur... mais sans jamais annihiler la touche personnelle.

La question se pose pour toute iconographie au trait, à l'exception sans doute des fiches muséographiques concernant les objets de cultures matérielles qui appartiennent indubitablement au domaine du descriptif. Là, le réel ne saurait être déjoué, mieux, il est coté. Chaque chercheur-dessinateur se trouve comme de bien entendu confronté au problème de la matérialisation des ombres qui confèrent à la fois le volume et l'effet de matière.

Des exemples comme architectures et paysages sont susceptibles d'évoluer du codé à l'hyperréalisme. Le dessin de l'architecture passe soit par des compositions conventionnelles strictes selon les canons du « visuel d'habitat » des architectes, habillées de décors impersonnels, soit par des maisons insérées dans leur environnement selon la vision qu'en ont les géographes. Les conventions n'en demeurent pas moins : noir, hachuré, grisé, pointillé... pour exprimer des murs de terre (banko, adobes), de pierres, en végétal, ainsi que des modes de couvertures en paille, en argile.

Le dessin conduit à rendre plus sensible aux autres un paysage que le chercheur perçoit autrement. Par le jeu des omissions et des rajouts, il recompose un vrai-faux paysage, plus démonstratif. Pour un géographe, un parc arboré révèle toujours une dominante, mais elle n'est jamais exclusive et même sa forme théorisée doit le rappeler. La stratigraphie des parcs sera également mise en valeur. La représentation des canopées, en plan comme en coupe, des botanistes et environnementalistes passe par des « patatoïdes » à tendance géométrique. Ce traitement ne livre que des informations *a minima* : gros ou fin, haut ou bas, couvrant ou pas. À l'opposé, chez les artistes néo-classiques, l'arbre devient le personnage central de la nature. Le « portrait d'arbre » sera un exercice pratiqué pendant tout le XIX^e siècle par les paysagistes et apparentés qui, avec Pierre Henri de Valenciennes (1800) ou Jean-Baptiste de Perthuis (1818), imposent leurs traités de paysage. Les postulants du grand prix de Rome devaient au XIX^e siècle passer par une épreuve probatoire, celle de « l'arbre ». Ils devaient reproduire, de mémoire, une essence désignée par le jury. Il s'agissait de retracer le port de l'arbre, le charpentage des branches, la distribution

des masses de feuillage, la forme des feuilles, puis suivait la mise en beau : effets d'ombres produites par la lumière. Tous ces impératifs concouraient à distinguer les espèces au premier coup d'œil. Quant à moi, je n'avoue qu'une vingtaine d'arbres tropicaux, essayant d'en établir les mêmes « portraits froids ».

J'ai toujours opté pour un graphisme le plus naturaliste possible. Ma démarche, un peu à rebours de celle du botaniste, repose sur une première reconnaissance à partir de la silhouette de l'arbre. De là, j'instille les éléments de la clé botanique les plus visuels. Je m'attache à reproduire la forme de la feuille sur des bouquets, en nombre forcément réduit, mais qui, en jouant sur l'épaisseur ou la légèreté, donnent vie au houppier et constituent ainsi la deuxième signature de l'arbre. Les dessins de l'écorce, le rhytidome, représenteraient la dernière signature. Des éléments particuliers d'une espèce, par exemple les inflorescences en grappes de *Stereospermum kunthianum*, les fruits de *Kigelia africana*, ceux d'*Holarrhena floribunda*... renforcent encore l'identification. J'ai pu traiter graminées et phorbes en recourant de la même façon à des grossissements, voire à la « caricature » de leur port et des inflorescences... pour les représenter en peuplement. On simule en aigrettes les racèmes digitées au bout des chaumes de *Chloris*, en plumeaux la panicule lâche des *Aristida*, en pinceau celle lancéolée et verticillée des *Sporobolus*, en queue de singe (justement le nom en langue peule de *Setaria pumila*) pour les longues panicules cylindriques des *Setaria*... afin d'illustrer les layons botaniques. Marqueurs fins, plumes, pinceaux expriment des natures de traits et chacun influe jusqu'à la « marche » du dessin.

Les blocs diagrammes peuvent également fournir des modèles pseudo-figuratifs particulièrement probants qui soulignent leur vocation didactique. L'iconographie au trait relative à la végétation anthropique ou à des synthèses paysagères dans ce qu'elles donnent à voir confère plus de sens à l'expression de l'un de nos maîtres, Gilles Sautter, qui assignait au paysage le rôle de « démultiplicateur de plaisir ».

Le croquis de terrain a ses limites. Passer de longues heures à dessiner est un luxe que ne peut se permettre le chercheur, généralement contraint par le temps. Ses croquis seront alors corrélés à un stock de photos susceptibles de documenter ses iconographies futures. Dessiner réclame le confort d'un bureau aménagé à cet effet. Comme pour les peintres naturalistes, il convient toujours de repasser par l'atelier.

Je suis resté un incondicional des illustrations de revues du XIX^e siècle, dont la plus populaire en France fut *Le Tour du Monde* à la librairie Hachette. Le dessin scientifique est dévolu à des artistes qui confient les fonds, ombres, feuillages, à des apprentis graveurs-habilleurs. Il s'agit de documents à « deux mains » en ce sens qu'ils sont exécutés à partir des croquis de terrain de « l'explorateur » et réalisés ensuite sous son contrôle. J'ai éprouvé du plaisir à composer des dessins dans le style *Le Tour du Monde* et à « corriger » certaines gravures puisque j'avais, moi, les modèles sous les yeux. Mais ce ne pouvait être qu'un hommage à ces graveurs et au plus grand, Ivan Pranshnikoff.

On observe un genre bien différent d'illustrations qui accompagnent des projets de recherche concernant le développement. Si l'humour n'est pas dominant dans le milieu de la recherche tropicale, il n'en est toutefois pas absent, d'abord dans l'entre-soi des « lettres de réseau ». Il exprime de la part

d'une frange d'intervenants de la galaxie développementiste le besoin de prendre du recul sur certaines pratiques et dérives depuis les grandes agences d'aide jusqu'à des ONG mineures. Le monde du développement, devenu une énorme machinerie à faire passer des fonds du Nord au Sud et à fabriquer des carrières, s'est senti, depuis des décennies, capable d'intégrer sa propre satire.

Cet humour fortement connoté « occidental » appartient à une forme de quintessence culturelle. Il en va de bien d'autres expressions graphiques depuis les pictogrammes faussement universels jusqu'aux différentes formes de caricatures. Pour les communautés rurales africaines, l'humour est oral, plutôt chanté et fortement allusif. On bute donc sur l'expression graphique. Ce dessin humoristique ne peut « parler » qu'aux personnes scolarisées et encore à partir d'un certain niveau de langue et, qui plus est, avertis du rôle du dessin et de la caricature. Le présenter aux « populations impactées » par les projets impose de l'explicitier, et je n'ai pas été le seul à vivre cette situation.

Proposer des textes cohérents en accompagnement d'une sélection de dessins ferait-il de moi une sorte de carnetiste éclairé ? Dois-je compter parmi cette famille d'artistes nomades, marins ou routards, toujours plus nombreux, « adeptes du croquis agile et de la boîte d'aquarelle », lointains émules du dessin de Pierre Loti et tous concurrents de l'inégalé Kim Donaldson, aquarelliste animalier qui publia le fameux *Africa, carnet d'artiste* [DONALDSON, 2001]. Au Cameroun, au début des années quatre-vingt, Edoardo Di Muro livre des scènes intimes, banales, des arrière-cours, des commerçants des rues [DI MURO, 1980]. Son trait rapporte d'infinis détails de feuilles, de crépis de murs, de décorations de pagne. Longtemps après, on se surprend à retrouver des ambiances « à la Di Muro ». Chacun manifeste l'espoir, un peu vain, de s'approprier des parts d'exotisme dans un lointain devenu accessible à tous et encombré. Pour le chercheur, « l'exotique est quotidien », et les carnets de ces dilettantes souffrent d'une connaissance du milieu par trop superficielle. Le travail du chercheur marquerait sa différence en ce qu'il rend compte d'un temps long passé sur le terrain. Il aurait pu être opportun pour lui de saisir ce médium pour des vulgarisations scientifiques qui, toujours, le laissent insatisfait... s'il n'avait craint de subir l'opprobre de ses tutelles et l'ironie de collègues devant pareille tentative égotiste.

Même si aujourd'hui la géographie tropicale affranchie de ses thèmes classiques embrasse large, l'inquiétude demeure : ne suis-je pas sorti du périmètre de sécurité de ma discipline ? Le mal du géographe, pathologie du reste connue, tient à son appartenance à un métier qu'il a le sentiment de toujours devoir défendre. Mais qui me demande de me justifier de mes incursions dans d'autres disciplines ? Avouons sans crainte nos maraudages chez les voisins. L'entomologie, pour ne citer qu'elle, offre un monde sans pareil qui ne laisse que bien peu d'indifférents. Elle m'a gratifié d'articles, d'un film unique « Jaglavak prince des insectes » et aussi d'une cicindèle qui porte nom : *Lophyra seignobosi*... Que les chasseurs de généalogies d'insectes soient célébrés, chacun dans son chapitre.

INTRODUCTION

PAROLES DE GÉOGRAPHE

Tout projet éditorial est le fruit d'une volonté qui peu à peu se métamorphose au gré de son élaboration. Ce texte ne fait pas exception : l'intention première était de présenter les dessins de terrain qui ont jalonné le parcours d'un chercheur africaniste. Quelques textes auraient pu y être apposés à la manière de légendes, ordonnées, précises et synthétiques. Au cours de la rédaction, ces textes ont comme échappé à leur auteur, s'étoffant sans cesse, au point d'acquérir une forme d'autonomie, au point d'inverser les rôles. L'ampleur des textes risquait d'emporter, pour le lecteur, les dessins dans leur fonction ordinaire d'illustration. Comment alors définir ces pages ? Quel(s) statut(s) leur assigner ? Quelle cohérence leur prêter ?

Est-ce le récit d'une époque révolue, celle de la post-colonie, et d'un lieu, le bassin du lac Tchad *lato sensu* ? Est-ce l'œil du chercheur qui revient sur l'éclectisme des thèmes étudiés dans sa carrière ? Est-ce une ode masquée à des institutions qui l'ont accompagné dans son travail ? Est-ce encore une énième réponse à ce besoin inassouvi de chroniques africaines ?

Quel que soit le genre dans lequel s'inscrit ce livre, on pourra y lire le plaisir longtemps contenu de raconter, d'échapper à la grisaille du propos scientifique arrimé aux nécessaires conventions stylistiques, de ne plus subir l'opprobre d'être taxé de « littéraire » pour quelques envols d'écriture. Pénétré des chroniques des anciens voyageurs, j'ai laissé filer quelques expressions et mots surannés, ne sommes-nous pas, gens de terrain, infiniment leurs débiteurs ? Faut-il y voir aussi l'expression d'une perte inconsolée de ce que l'on a vu ? Peut-être, mais sans verser dans la litanie des nostalgies tropicales, sans céder non plus aux sirènes du réquisitoire contre ce qu'il advient, irrémédiablement. Loin de toute tentation « anthologique », ces chroniques inédites engagent des événements, une histoire personnelle qui se mêle à l'histoire d'un lieu, et des réflexions sur un métier dont les contours ont radicalement changé.

Les classiques de la « géo-tropicale » ne sont cependant pas oubliés : paysages, architectures (inventaires, disparitions, patrimonialisation), instruments aratoires, cultures relictuelles, aliments de disette... tous sujets éminemment « illustrables ». Bien que peu connus, les élevages, vieil héritage africain du poney et du taurin, ont — diversement — focalisé les sociétés depuis les plus hautes époques historiques. On suit également les grands éleveurs transhumants mbororo à travers les événements tempétueux qu'ils traversent.

Dans les « métiers de l'eau » est retracée l'histoire des coureurs de fleuves et des peuples fameux de pêcheurs, Kotoko, Kim, Musgum. Le lac Tchad, éternel marécage et zone de non-droit, en se

rétrécissant, a fait de ses rives méridionales un eldorado pour les populations rurales, comptant parmi les plus babélisées d'Afrique.

Les textes concernant les « mondes oubliés » — la vie des guildes de chasseurs, les arts de la guerre au XIX^e siècle, les objets ethnographiques — n'appartiennent à aucun programme. Ils sont survenus sous la dictée d'informateurs avides de dire leur passé, « quand ils étaient des hommes », avant l'arrivée des « commandants », les guerres, à travers les armes, les codes, les rites et leur dévoiement, en montagne et en plaine, et ce jusque dans les « armées médiévales » des principautés musulmanes.

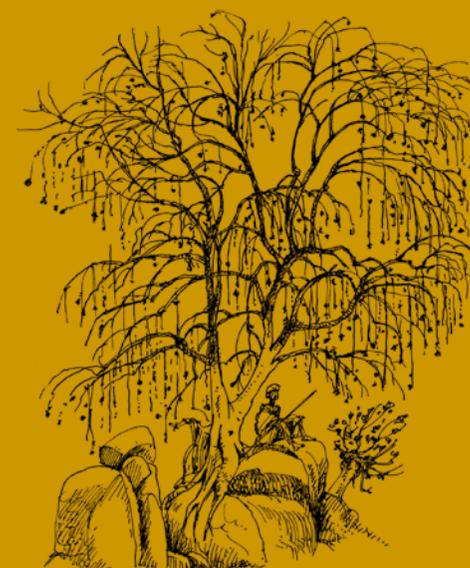
Autre thème libre : la faune sauvage, où l'homme est toujours présent, avec les insectes, les anoues, la panthère, l'engoulevent, et même le dernier rhinocéros noir.

Enfin, le vécu routinier du chercheur, son environnement, ses interrogations ne sont pas écartés. Après les derniers soubresauts guerriers du Tchad, après les vagues de coupeurs de route (les *zargina*) de plus en plus militarisés et d'autres bandes inciviles enrôlées dans quelque mouvement religieux, quelles incidences sur un demi-siècle de développement ? Qu'en est-il justement de ce développement qui est resté un alibi rhétorique dont les agronomes s'arrogèrent longtemps le mandat ? Dans la succession des modes développementistes, combien de disciplines confrontées au terrain ont réalisé qu'elles n'avaient finalement produit que de pseudo-savoirs ? Pourtant, le bassin du lac Tchad présente des formes de prospérité. L'aurait-il pu sans ce développement parfois si décrié ?

Alors, quelle cohérence convient-il de plaider, mariage entre récits et dessins, entre images et textes ? Probablement l'itinéraire du géographe qui revendique plus d'une quarantaine d'années de terrain. Il y trouve ici peut-être une façon de discourir à la fois d'un métier et d'une région, mais nulle prétention à servir une quelconque mémoire, sauf à rappeler le climat d'une époque sans lequel aucun événement ne peut être compris. Il y évoque des mondes méconnus égarés dans les replis de civilisations soudaniennes, mais aussi des techniciens, apôtres ou affairistes engagés dans le monde du développement. Il y livre certainement un témoignage, mot dont l'inflation en a perturbé l'innocence.

DES PAYSAGES HUMANISÉS

- Les paysages de parcs arborés, révélateurs des sociétés rurales
 - Terrasses emblématiques des monts Mandara et gestion méticuleuse des arbres
 - L'ombre, le fruit et l'épine



LES PAYSAGES DE PARCS ARBORÉS, RÉVÉLATEURS DES SOCIÉTÉS RURALES

Dans le sillage de Paul Pélissier, je m'étais jeté à corps perdu dans l'analyse des paysages agraires. Il s'agissait moins de valider les observations du maître que d'essayer d'affiner et de prolonger ses analyses en d'autres lieux. Le *circum* tchadien, vaste périmètre d'observation, s'offrait comme le plus admirable des théâtres pour la diversité des paysages de parc. Les parcs, autrement dit ces arbres commensaux des cultures, ont été sélectionnés par l'homme pour des finalités agronomiques, oléifères, et même de survie au moment des famines alors que certains d'entre eux sont rendus inclassables par leur polyvalence.

L'analyse de paysage passe par un œil exercé. Le parc arboré représente un élément clé. Il occupe le cœur d'un terroir, ce dispositif agraire d'une communauté construit de façon auréolaire à intensité culturelle décroissante vers les marges. Ces paysages agraires s'imposaient comme destination des « sorties de terrain » qui fondent — ou fondaient — l'originalité de l'enseignement de la géographie. Alors volontaire du service national (VSN) à Maroua, j'avais profité de la venue de Paul Pélissier en 1972 pour initier ces sorties. Par la suite, enseignant à l'université du Tchad, je devais poursuivre l'exercice avec des étudiants, ainsi que dans les années quatre-vingt, au Cameroun.

J'avais élu quelques sites particuliers, sortes de belvédères pour y développer un discours géographique le plus didactique possible. L'un se situait à Mokong, à l'entrée des monts Mandara, d'autres sur certains encorbellements du pays mafa, à Ziver, Djinglia, et chez les Gude, mais d'autres aussi en plaine, chez les Mambay, et dans les yayrés, à Mazéra, pour un classique de l'utilisation d'un même milieu par plusieurs acteurs.

Dans la région de Garoua, sur les plateaux tabulaires du Tinglin, l'historien Mohammadou Eldridge avait inauguré des « sorties culturelles ». On pouvait aussi y tenir des leçons de géographie (1980-1986). Le site est unique. Pour accéder à Kaskou, il fallait emprunter des cheminées aménagées dans les grès avec des étrésillons comme échelons de rondins de bois. Sur les ressauts de la falaise, les damans courent partout. Les villages fali, abandonnés avec leurs autels et le matériel afférent, semblaient intacts, comme pétrifiés grâce à leurs matériaux de terre de termitières recuits année après année par les feux, l'ensemble encore pris dans des haies d'euphorbes candélabres gigantesques. Un seul homme demeurait là, le grand ritualiste (*tonji manu*) qui se battait avec les cynocéphales pour protéger sa récolte de mil. Il restait là pour mourir dans ce village fantôme. En dessous, tel un tableau géographique, s'étendait la plaine de la Bénoué et ses cultures de décrue et, au loin, la confluence avec la rivière Mayo Kebbi.

Les ruines
du village de Kaskou,
sur le plateau du Tinglin.



Je ne pouvais ignorer l'autre partie du métier, la géomorphologie, y compris dans les monts Mandara, et ne voir dans le capharnaüm de pierres que de tristes éboulis et des tas de gravats de massifs depuis des siècles en démolition jouxtant des mondes lapidaires dressés dans des équilibres cyclopéens... Les stations d'observation ne manquent pas, comme l'édifice complexe de Golda Zouélva au nord des Mandara : une ceinture de roches volcaniques de 7,5 km de diamètre dont le centre est effondré en caldeira. Si la variété infinie de roches, microgranites, syénites et, dans les émissions volcaniques, rhyolites, trachytes... aurait suffi à attiser la curiosité du morphologue, d'autres motifs justifieront encore « l'excursion géographique ». Depuis Zouélva, on peut embrasser plusieurs types de terrasses et leurs accompagnements arborés avec, de loin en loin, des inclusions d'espaces semi-stériles à l'abandon. L'exposé morphologique s'ouvrant alors sur des constructions de paysages, quel docte discours géographique !

Les zones soudano-sahéliennes ne présentent depuis longtemps que des formes de végétations diversement secondarisées de la forêt claire originelle, même si apparaissent çà et là, dans les no man's land aux marges des principautés guerrières, des ensembles pseudo-climaciques. À côté de faciès dégradés, on retient les paysages construits, délibérément entretenus par l'homme.

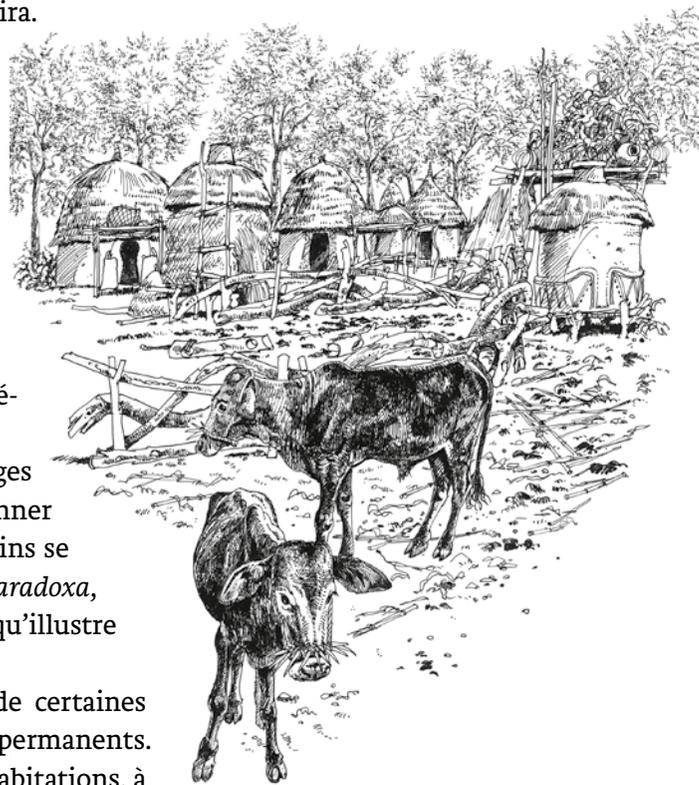
Des familles de parcs ayant connu des genèses quasi identiques suscitant des paysages semblables sont aisément identifiables du Sénégal au Soudan. On peut à la fois les ordonner par bandes écologiques latitudinales et en fonction de leur mode de construction. Certains se montrent étroitement conditionnés par les associations végétales en place : *Vitellaria paradoxa*, *Tamarindus indica*, *Ficus* spp., alors que d'autres s'élaborent indépendamment d'elles, ce qu'illustre parfaitement *Faidherbia albida*, étranger à toute formation naturelle.

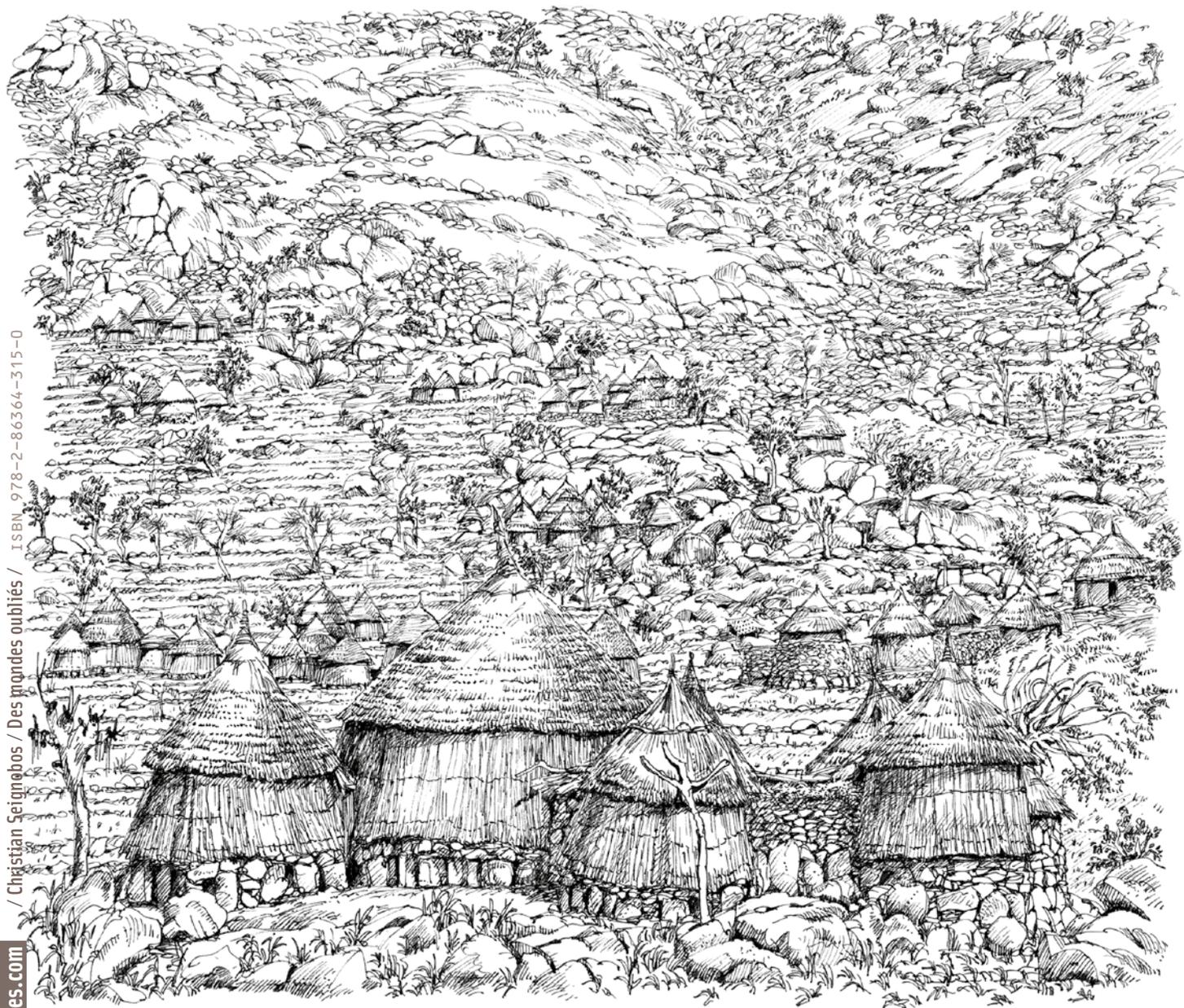
Lors des essarts, les cultivateurs vont manifester des stratégies de conservation de certaines essences, généralement héliophiles, choix qui devra être ensuite confirmé sur les champs permanents. À l'opposé, certaines essences vont naître dans la commensalité de l'homme, autour des habitations, à partir de haies ou d'épandage de poubelles. C'est le cas du baobab, de *Cordia africana*, *Ziziphus spina-christi*, *Moringa oleifera*... Ces parcs sont conservateurs, et on peut observer de véritables mises sous scellés d'arbres renvoyant à des agrosystèmes antérieurs. Même si ces parcs apparaissent comme issus d'une démarche réfléchie, les processus décisionnaires les concernant sont souvent peu explicites. On peut toutefois avancer qu'avec le temps, une forme de paysage culturel s'instaure qui, comme enseigne ethnique, ne peut que renforcer la résilience de ces parcs.

Les parcs de karités accompagnent une céréaliculture de sorghos à cycle long intégrant des jachères. La nature pyrophile du parc lui permet, dans sa période de jachère, de supporter les feux de brousse. Les parcs les plus exemplaires, quant à leurs étendues et leurs densités, intéressent les groupes sara et ngambay du Tchad. La matière grasse est fournie par le karité, qui apparaît ainsi, en parc, comme une stratégie de communautés privées de bétail bovin. Accompagnateur omniprésent, le néré fournit

Au centre d'une habitation masa (zina) : le corral.

Les veaux, équipés de museroles d'épines de *Balanites*, sont empêchés de téter leurs mères.





Quartier du massif de Méri,
pays mofu.

Récupération de l'eau au bas
des terrasses pour des cultures
hydrophyles, pays mafa.

- 1 - Tarodièrè.
- 2 - Rizière.
- 3 - Souchet.
- 4 - *Ceratotheca sesamoides*.
- 5 - Patate douce.

29

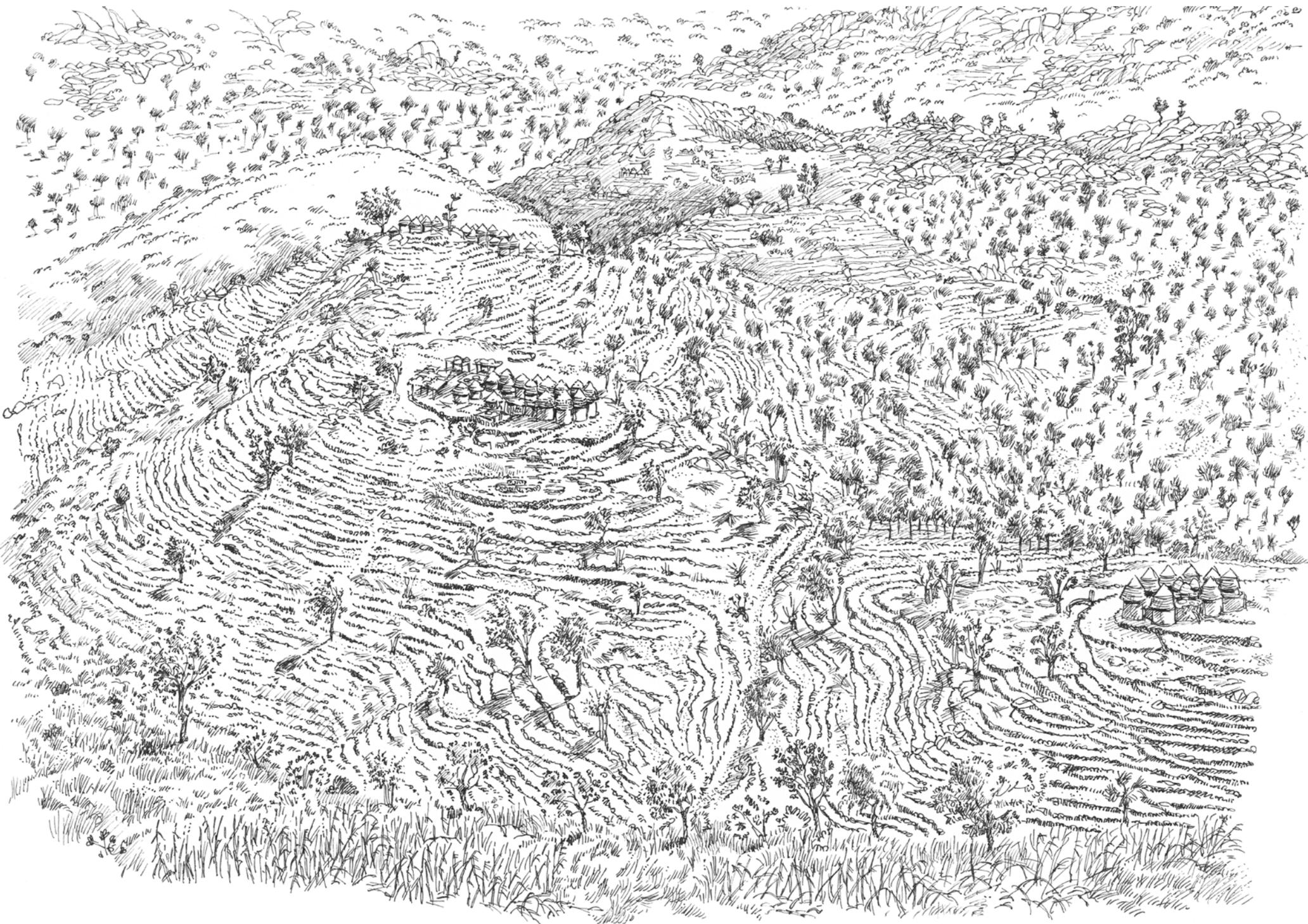


5 m

**À Mokoujek, un des domaines
du chef Bizi Douroum
de Douvangar, en 1973.**

- 1- Habitation du chef.
- 2 - Silos sacrificiels.
- 3 - Cuisines et silos des épouses.
- 4 - Poste de garde.
- 5 - Notable.
- 6 - Prison.
- 7 - Serviteurs.





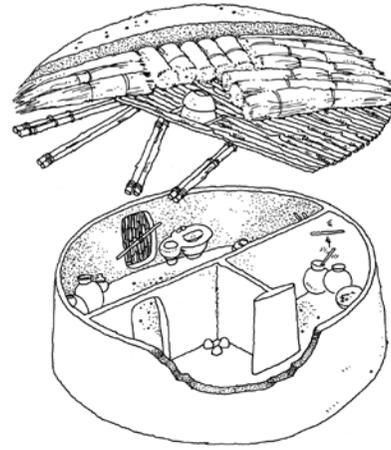
Les terrasses de Zouélva,
en pays muktele.

1. Plan type d'habitation Gidar, région de Lam.

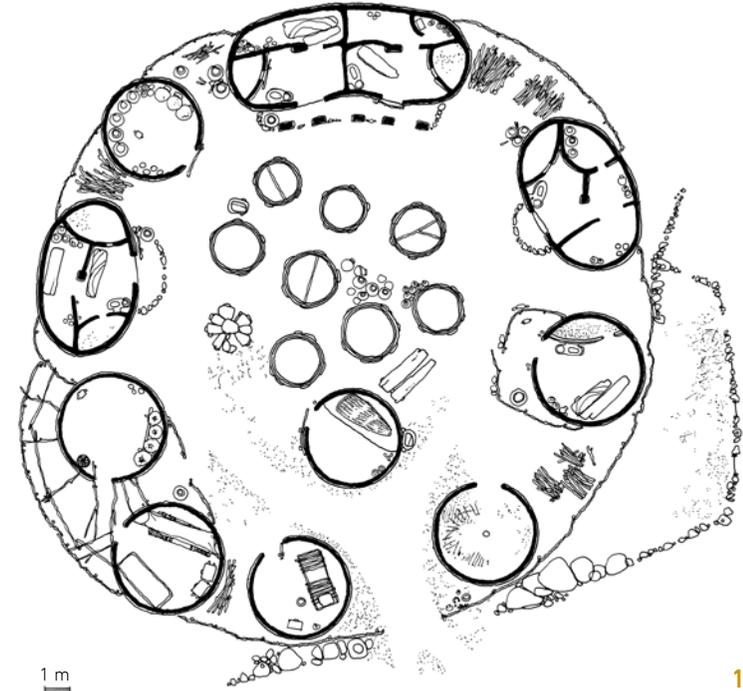
2. Une unité d'architecture pour une épouse.

3. Ferme chez les Masa Bugudum.

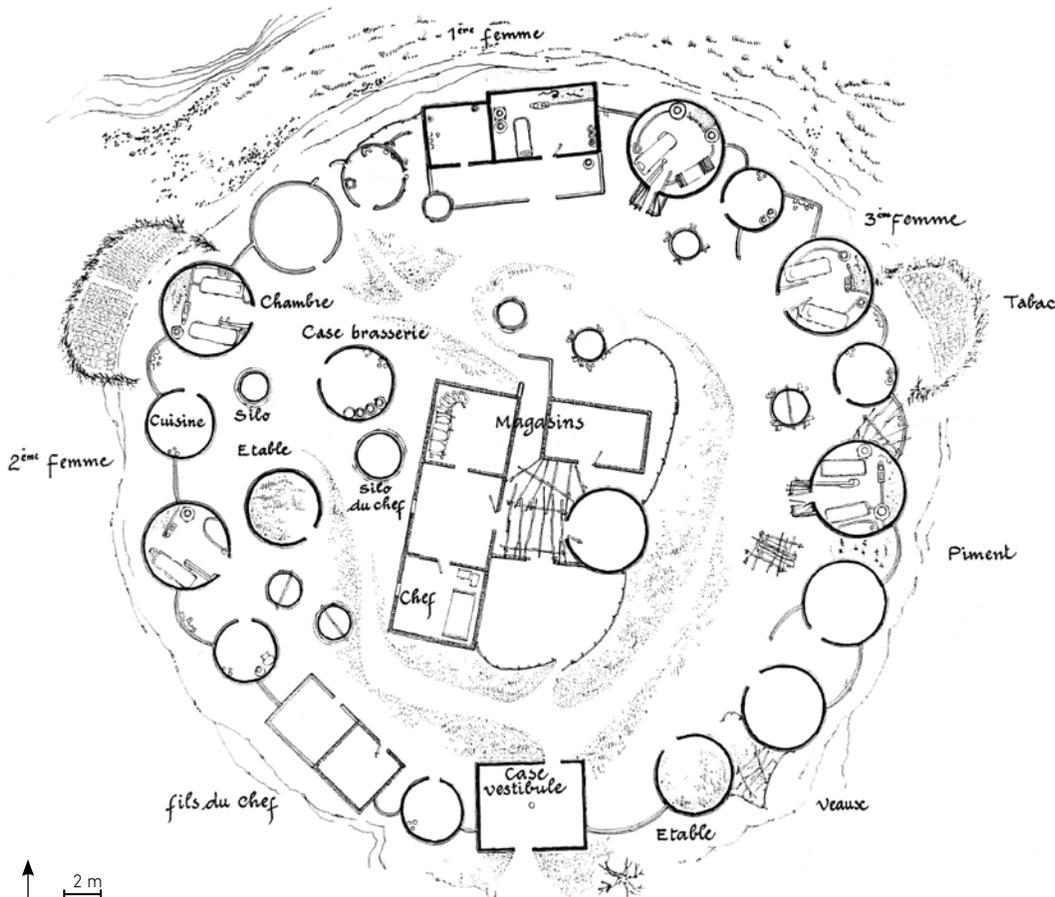
4. Un camp de « buveurs de lait » (*gurna*) chez les Masa Gumay.



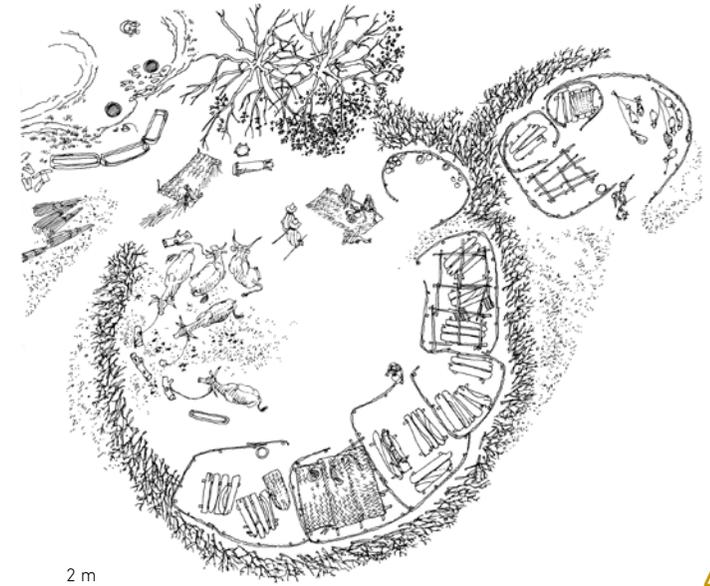
2



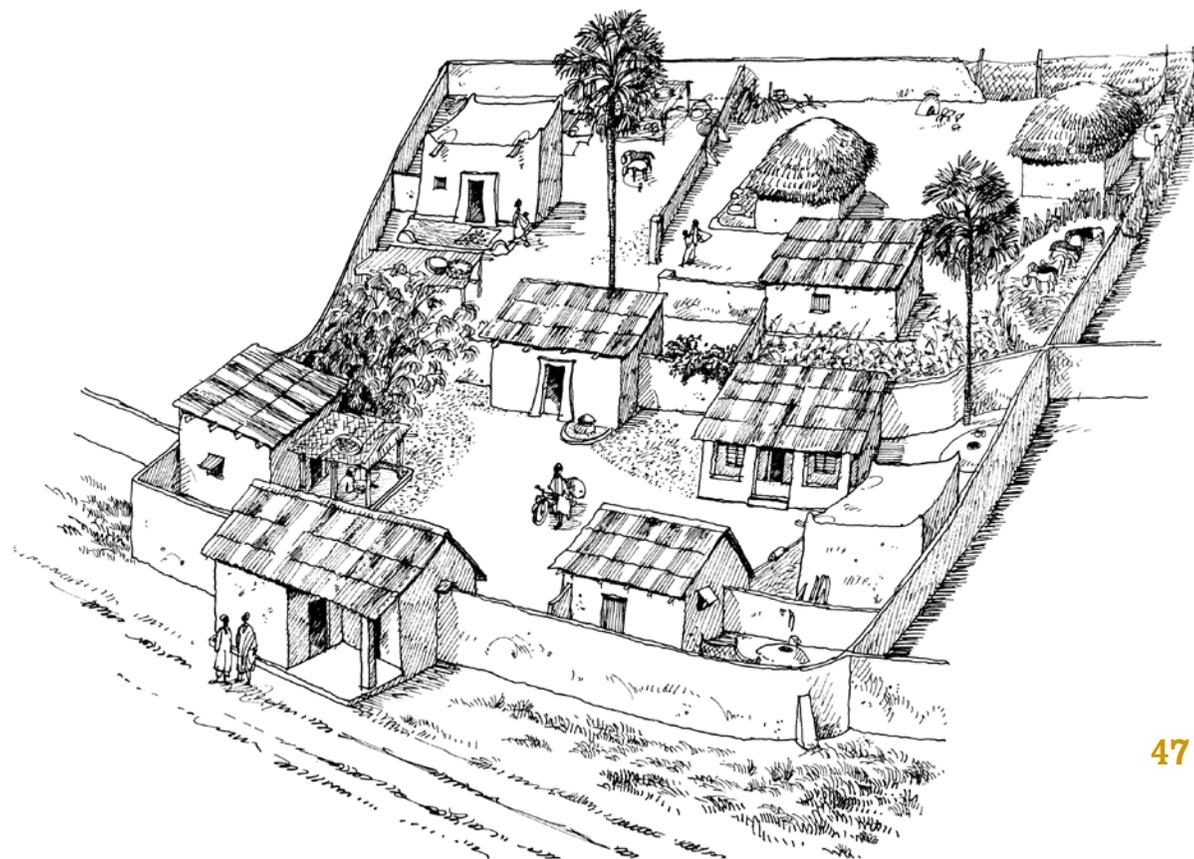
1



3

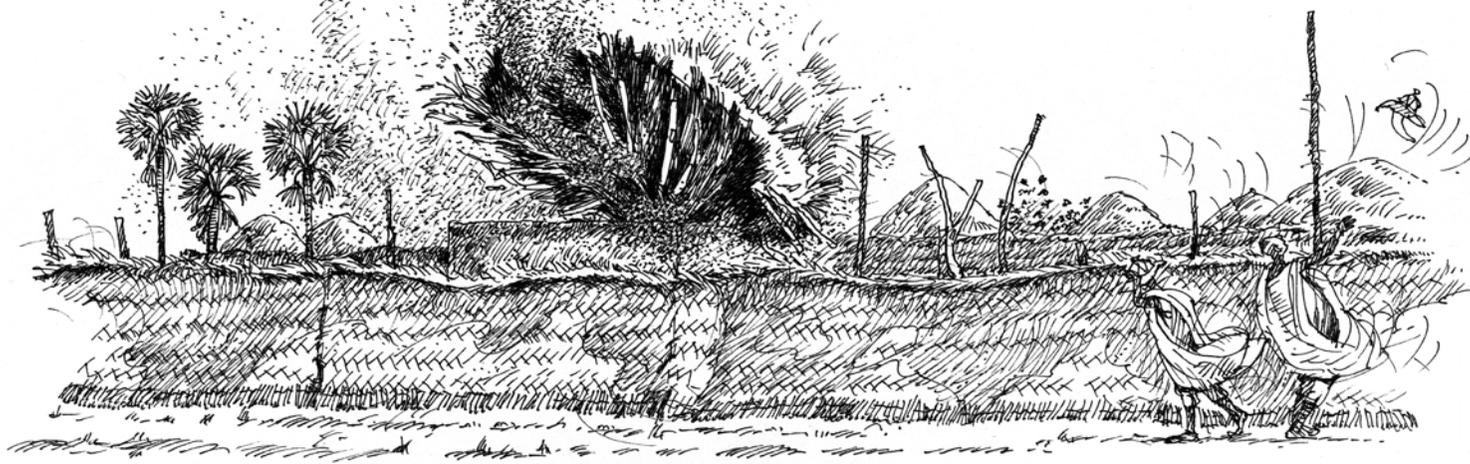


4



47

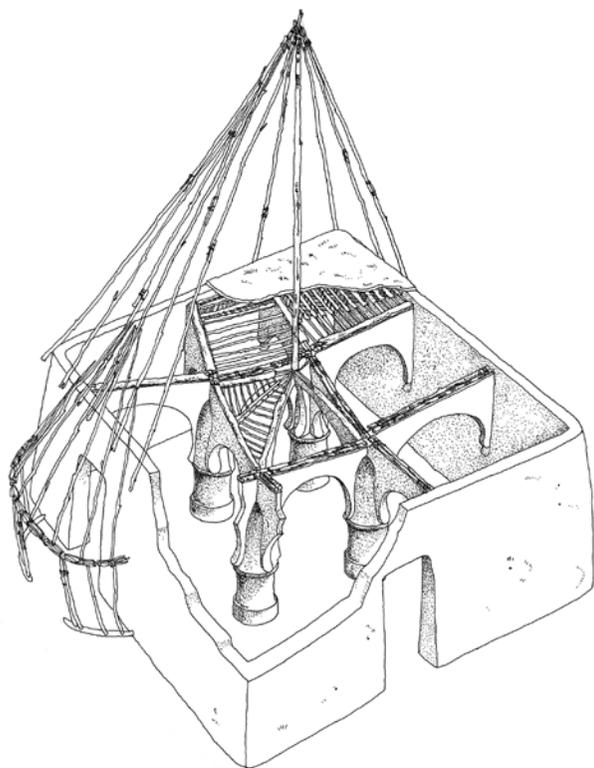
Habitation (saré) de Peuls
citadins du Diamaré, 1970.



Toit d'une case quadrangulaire
qui s'envole sous l'effet
d'une ascendance et retombe
entre les murs (à Gonogono).

DEMEURES PALATIALES, PATRIMOINES ÉPHÉMÈRES

Exemple de construction
de type hausa, à Ngaoundéré,
1972, réservée aux cases
d'apparat.



Dans l'*Atlas aérien du Cameroun* [DONGMO *et al.*, 1983] auquel j'ai participé, seules les demeures palatiales apparaissent clairement sur les photographies aériennes IGN. Les plus accomplies sont les habitations des chefs peuls et les ensembles des chefferies bamiléké de l'Ouest ou, encore, quelques demeures comme celle du chef des Wiina à Djonghong.

L'habitation de ce chef, photographiée par l'IGN en 1963, a subi relativement peu de transformations lorsque nous en faisons le levé en 1981. On compte quelque 48 unités, selon une alternance pour chaque épouse — chambre, cuisine, silo — qui se développe sur sa périphérie parfaitement circulaire. Un second ensemble de maisons de femmes partant de l'entrée se dilate pour venir envelopper la « case en dur » du chef et son énorme silo au centre. La clôture d'épineux (*zeriba*) qui protégeait le tout en 1963 a disparu.

Au Tchad, le palais du *gong* (chef) de Léré, formé de deux arcs d'architectures coalescentes, offre alors un espace bâti plus imposant encore. Il s'ouvre à l'avant sur une pièce d'apparat et une entrée d'écrans de vanneries maintenues par des doubles pieux et, à l'arrière, sur un corral pour le bétail. En 1978, j'ai bataillé plus de deux jours (à la planchette Topochaix et petite triangulation) pour le mesurer en totalité, en passant par chaque cellule de femme. Comme partout chez les Mundang restés traditionnels à cette époque, un énorme silo trône à l'avant de chaque cellule, faisant corps avec la cuisine et la chambre, sous une terrasse débordante à deux niveaux. On dénombre 57 de ces cellules complexes.

L'étrangeté de l'architecture mundang a suscité de nombreuses descriptions chez les premiers voyageurs, entraînant même une controverse. André GIDE [1927-1928], qui fait profession d'esthétisme, n'a cessé, dans *Le retour du Tchad* de classer le beau et le laid. S'il décrit en termes enflammés la « case-obus masa » (de fait musgum), il trouve l'architecture mundang « ... des plus curieuses — mais des plus laides — et d'abord à cause de la matière employée, une sorte d'argile extrêmement grossière et mêlée de gravier. Murs très peu hauts coupés de sortes de petits donjons ou tourelles ; le tout formant bracelet ». De plus, elles seraient sales et encombrées. Dans *L'Afrique fantôme*, en 1932, Michel Leiris [LEIRIS, 2003] réfute l'appréciation de Gide : « L'intérieur des cases, tout vernissé, est d'une netteté inouïe. Dans chacune, grand pilier quadrangulaire aminci au milieu : jet curviligne. Jour tamisé, venant d'une seule ouverture ronde située en haut et au milieu ». Pour Ernest PSICHARI [1946], cette architecture ajoute « encore à la tristesse infinie du sol ». De loin, ces constructions semblent de grands tombeaux perdus « au sein d'une plaine élyséenne » : coupes de terre, toits plats, complexité des intérieurs qu'ils protègent mais « on est étonné de surprendre une vie paisible et agricole ». C'est

ce que voudront en retenir les administrateurs coloniaux parlant des « fermes moundang » dans leurs rapports de tournées.

Dans les monts Mandara, les chefferies mofu (des massifs de Wazang, Douroum et Douvanger) ne peuvent se satisfaire du modèle de base des cases en enfilade pour loger plus de trente épouses et leurs progénitures. Le module d'entrée peut néanmoins être conservé. Il s'abouche alors sur des quartiers séparés, où les unités de construction s'organisent en cercles concentriques. À l'intérieur, chaque femme dispose de sa cuisine — les chambres restent encore collectives — en face des cercles des silos. Les Mofu-Nord ajoutent, dans les constructions palatiales les plus anciennes, une originalité : un couloir souterrain artificiel, murs cyclopéens soutenant des dalles de pierres recouvertes de terre. Ce long vestibule permet de mieux contrôler les entrées et sorties, comme dans la citadelle que nous avons pu lever en 1973 à Wazang auprès du chef Bello Makabay. Ce couloir souterrain existe également à Douvanger tout au sommet du massif, à Ar Wédé Wédé. À Douroum, il a été remplacé par un porche monumental de pierres.

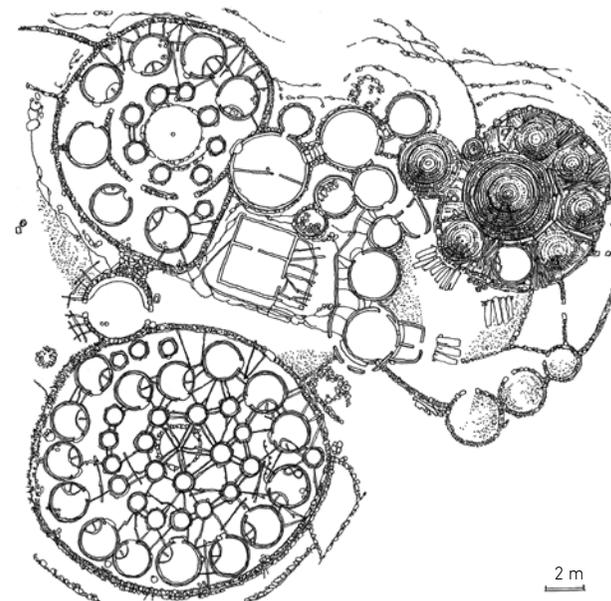
C'est aussi la disposition en quartiers séparés qui est adoptée chez le chef podokwo d'Oudjila (1972), dont le gynécée a été divisé en trois puis en deux ensembles pour une quarantaine d'épouses en moyenne : l'un pour les femmes podokwo, l'autre pour celles issues de l'ethnie voisine muktele, chacun gardant ses particularités architecturales. Ce second ensemble constitue la matérialisation du capital acquis grâce au tourisme. Le palais du chef d'Oudjila est devenu un but d'excursion dès la construction de la spectaculaire route dite « des centres massifs » en 1955.

Les palais des chefs kotoko témoignent chacun d'une « personnalité » car ils reposent sur un remodelage constant des structures anciennes, parfois proto-islamiques. Les pièces d'apparat et les étages sont privilégiés, à la différence des parties du gynécée, très instables. Les unités d'habitation, en revanche, obéissent aux canons architecturaux propres au pays kotoko (cf. le palais du sultan de Kousseri levé par mes soins en 1972 [SEIGNOBOS, 1977]).

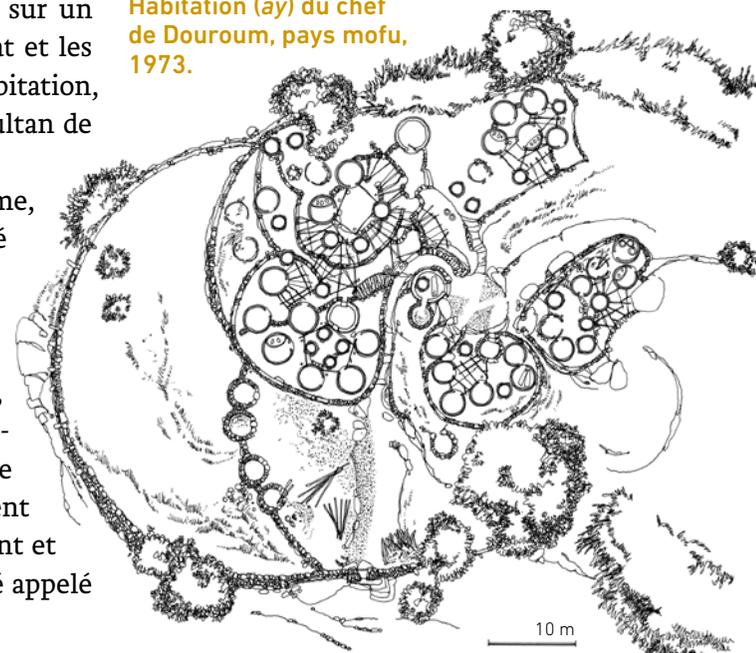
Pour tous ces palais, les levés des gynécées se déroulaient en présence du sultan lui-même, comme à Mora devant May Bichair Oumar avec sa barbe blanche teintée à l'indigo, en majesté sous son parasol (1973).

Les *saare laamu* (habitation/pouvoir) des lamidats peuls ont adopté le plan type du palais hausa. Une série de salles d'apparat monumentales en enfilade, dont celle de l'entrée, devait démontrer la puissance de la lignée au pouvoir. Dès leur fondation au début du XIX^e siècle, ces chefferies ont bénéficié de conseils, voire de la participation, de maçons hausa, en particulier pour l'exécution des énormes piliers d'argile décorés qui soutiennent les voûtes de terre chapeautées par d'immenses toits de chaume. Les modèles citadins les plus aboutis viennent du Bornou et des principautés hausa. Ces constructions quadrangulaires, aux murs légèrement et diversement obliques rattrapés par des colonnes centrales, supportent un toit d'argile bombé appelé

Habitation (ay) du chef Bizi
Douroum de Douvanger, 1971.

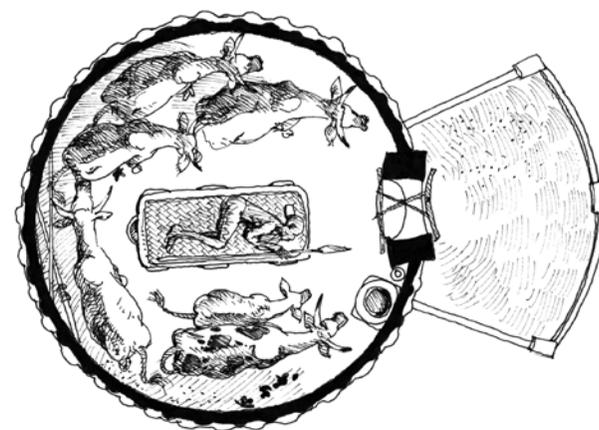
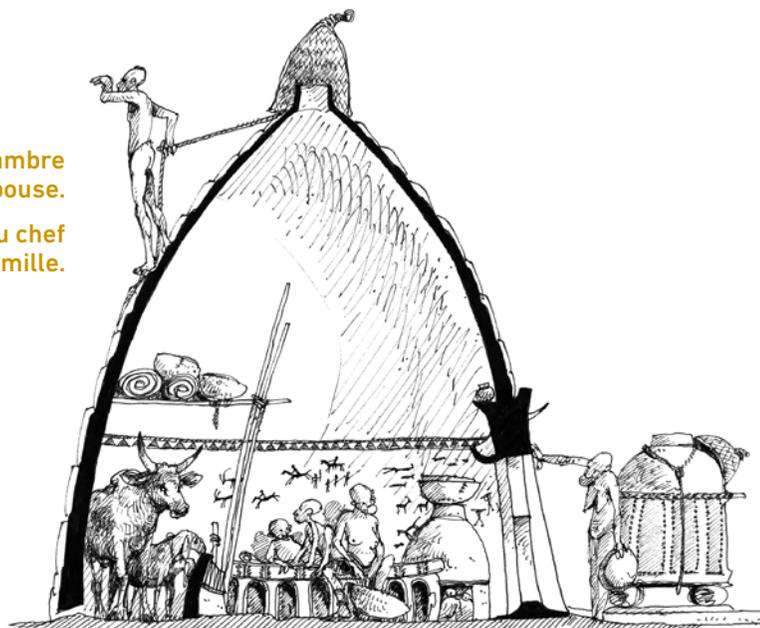


Habitation (ay) du chef
de Douroum, pays mofu,
1973.

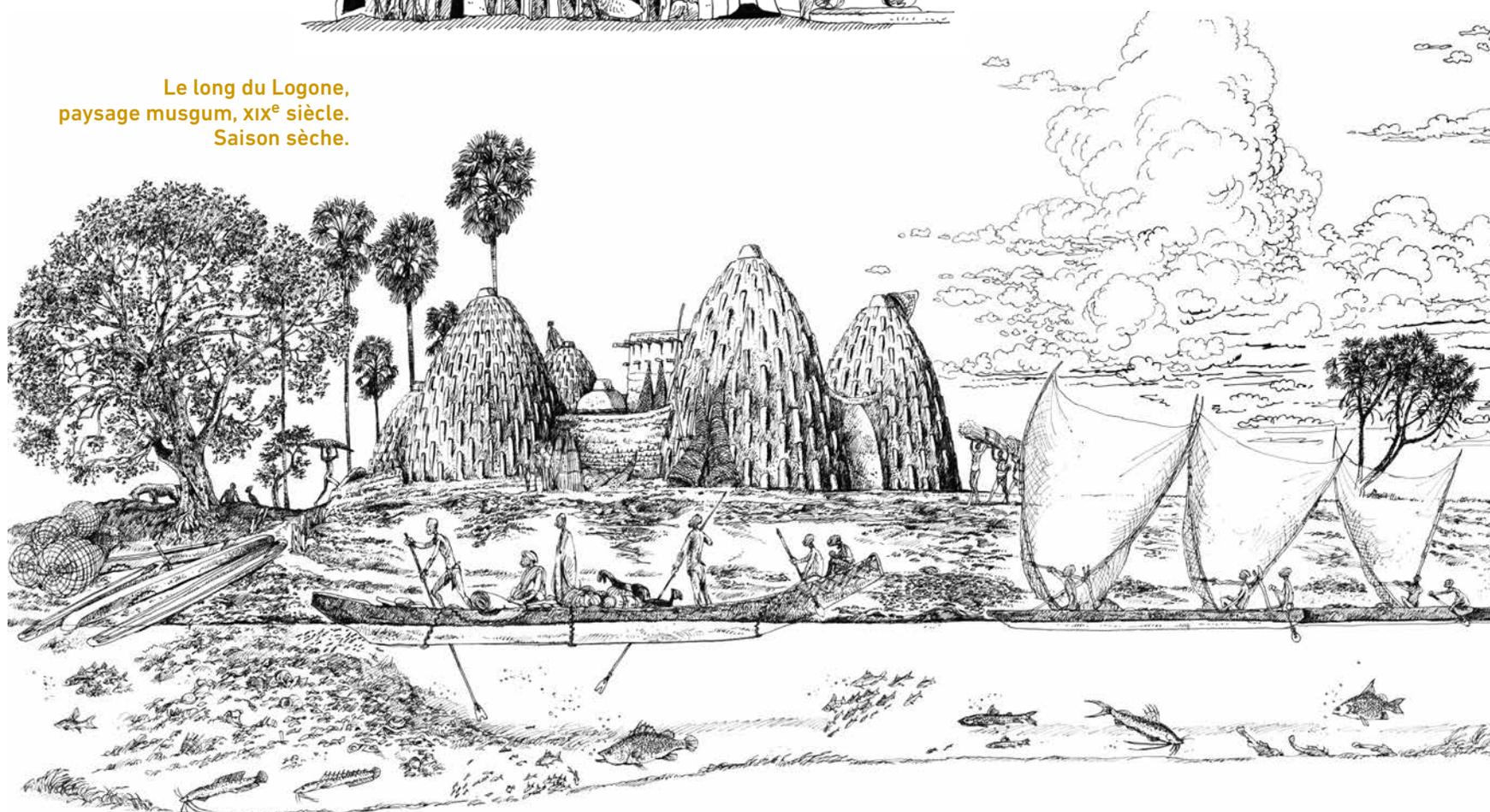


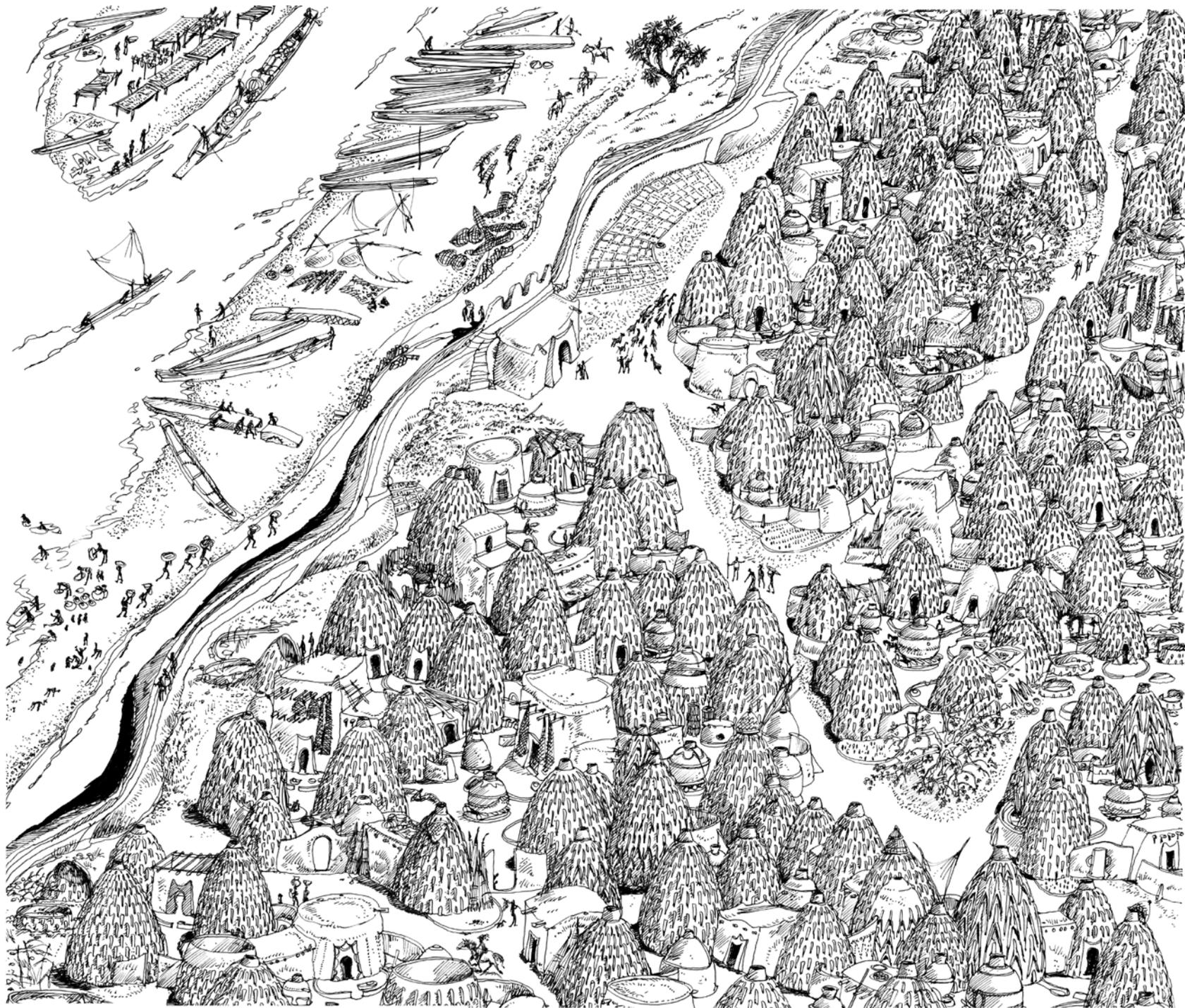
Coupe dans la chambre
d'une épouse.

Plan de la case du chef
de famille.



Le long du Logone,
paysage musgum, XIX^e siècle.
Saison sèche.





Reconstitution d'une cité
de cases-obus à Malla,
sur la rive orientale du Logone.

« LA FAMINE ET SON CORTÈGE »

L'histoire des sociétés du *circum* tchadien n'a jamais suffisamment intégré le rôle des famines, ni celui des grandes épidémies de variole (éteinte en 1950) ou encore de méningite, voire de rougeole. Ces fléaux, grands « régulateurs » du peuplement, ont pu créer des vides démographiques en anéantissant des communautés entières, en plaine comme en montagne. Au cours de ces périodes hors du temps, la vie sociale s'engourdissait. Fêtes, mariages, alliances, funérailles, tractations foncières étaient suspendues *sine die*.

Les famines pouvaient occasionner des fuites éperdues. On sortait alors de sa petite patrie pour se réfugier chez des voisins, ou on cherchait à survivre en brousse prenant le risque de s'y faire capturer. Combien de clans en réfèrent à cette origine, ce qui fait d'eux *de facto* des lignages esclaves ou dévalorisés. Les migrations au cours de famines étaient si courantes qu'elles sont devenues un classique des figures de mythes.

Certains, dans leurs réduits défensifs dépourvus de brousse, se voyaient régulièrement condamnés à vendre leurs enfants à des groupes mieux structurés, capables de stocker des récoltes plus importantes et de contrôler des circuits commerciaux. La ville de Maroua aurait été largement peuplée par des « enfants de la famine » que l'on allait, à chaque disette, troquer sur les piémonts des monts Mandara proches contre quelques tasses de mil venues de terres plus heureuses.

Dans mes enquêtes des années quatre-vingt-dix, la famine de référence, celle où les informateurs manifestaient le plus de connaissances pour l'avoir vécue ou en avoir entendu le plus de récits de leurs parents, était qualifiée de « famine des criquets » (1930-1936). Les mémoires collectives ont pu retenir entre six et dix famines, chacune affublée d'un nom codé (« fermer la porte », « tirer le sac »...).

Les poètes satiriques peuls (*mboo'en*) en ont fait des descriptions poignantes, pleines de sous-entendus, comme on le découvre dans le travail d'Abdoulaye OUMAROU DALIL [1988]. On suit la famine, qui passe de village en village (dans le Diamaré), qui mortifie et estourbit les hommes. Ils meurent en faisant griller des margouillats terrassés ici, en tamisant une fourmière là, au milieu des « cram-cram » (*Cenchrus* sp.) ou encore se battent pour une poignée de graminées sauvages... Dans toutes les tirades abordant ce thème, les récitants se plaisent à rappeler l'effondrement des structures sociales : « Où est le riche ? Où est le pauvre ? Qui est Peul ? Qui est l'incirconcis ? Qui suit le *pulaaku* [code peul] ? Qui s'adresse à ses *kuley* [sacrifices païens] ? La vieille femme qui sait cuire *nguraare* [*Stylochiton hypogaeus*, l'aliment de famine de dernier recours], n'en a cure. »

Les sociétés du bassin du lac Tchad ont vécu au rythme de soudures, disettes et famines récurrentes. Les aliments de substitution ressortent de diverses cueillettes en brousse qui couvrent de vastes aires

Sycones de *Ficus gnaphalocarpa*.



phytogéographiques. Au nord de la latitude du 11^e parallèle, on puisera parmi les graminées alors que, au sud, on fera appel aux tubercules et racines tubéreuses, et, sur les monts Mandara, aux fruits. On observe une succession de nourritures types adaptées, depuis les disettes jusqu'aux famines lourdes.

Pour la soudure, généralement en août-septembre, on fait appel aux fruits, aux graminées sauvages (*Eragrostis tremula*, *Echinochloa pyramidalis*, *Dactyloctenium aegyptium*...), à des tubercules sans danger comme *Dioscorea abyssinica* et des *Ensete* dans les monts Mandara, ou encore à des nourritures quasi annuelles mais que l'on mangera alors à profusion et qui permettront de « renflouer » des voisins moins bien lotis en rôneraies et mares à Nymphaeae par exemple.

Lors des disettes, on termine des réserves accumulées pour cet usage dans les greniers. Il s'agit de son de mil qui permet d'opérer des mélanges avec des fruits pilés, généralement des sycones de *Ficus*. On prépare aussi des tubercules sauvages, comme *Dioscorea dumetorum*, par bouillissage additionné de sel de potasse. Tout cela s'accompagne d'une discipline visant à dépenser le moins de calories possible. On limite les déplacements, les enfants cessent leurs jeux et doivent rester inactifs, au soleil si nécessaire.

Chaque région revendique sa plante salvatrice. Dans les plaines du Logone, ce sera *Cochlospermum tinctorium*. Qui ne connaît pas les corolles de *Cochlospermum* comme posées à terre, constellant d'or les sols calcinés et noircis par les feux de saison sèche ? On déterre la racine tubéreuse que l'on râpe sur des tessons de poterie ; on obtiendra alors, après trempage qui ôte la couleur initiale, une fécule blanche. Je me souviens avoir parcouru au Tchad la plaine marba-musey, envoûtante de monotonie, en 1977, alors sous le coup d'une disette. Chaque ensemble d'habitations offrait à la vue un énorme tas de déchets de *Cochlospermum* de couleur safran. Comme si la disette ne suffisait pas, la méningite s'était invitée, et des cortèges de femmes avec leurs enfants, la tête comprimée par des bandeaux pour avoir l'illusion de moins souffrir, se dirigeaient vers les dispensaires des Missions à travers une brume sèche dense poussée par l'harmattan.

Une fois installée, la famine perturbe tous les codes alimentaires. On assiste à une forme de sauve-qui-peut. Les fourmilières sont éventrées afin de récupérer les réserves des messors, et l'on se tourne vers des nourritures dangereuses. On déterre les *Amorphophallus aphyllus* et autres *Stylochiton* qui doivent subir de longues préparations et de longs bouillissages. L'eau doit être régulièrement renouvelée, et encore ne faudra-t-il les ingérer que coupées avec d'autres aliments, fruits ou feuilles. Ceux qui ont survécu grâce à ces recettes savent décrire certaines conséquences dans la gorge et lors de douloureuses défécations, sans compter les effets dermatologiques. On n'était jamais sûr des temps de bouillissage, aussi les vieilles femmes de la famille se proposaient-elles pour tester la préparation.

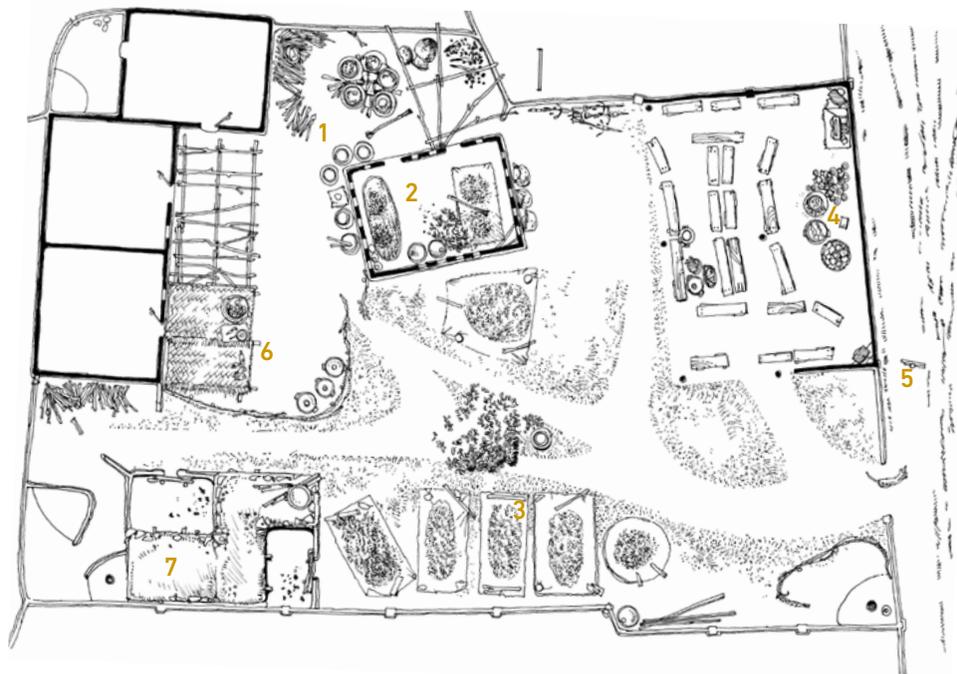
Au Tchad, lors de l'occupation du sud du pays par les Forces armées du Nord (FAN) d'Hissène Habré en 1984, de surcroît année de sécheresse, ou encore en Centrafrique poussées par les colonnes dévastatrices de la Séléka en 2013, les populations ont fui leurs villages incendiés et repris le chemin des futaies sombres le long des marigots. Comme à l'époque des razzias esclavagistes, leur survie se trouvait là.

Graminée des sols argileux
Setaria pallide-fusca
(wicco waandu).



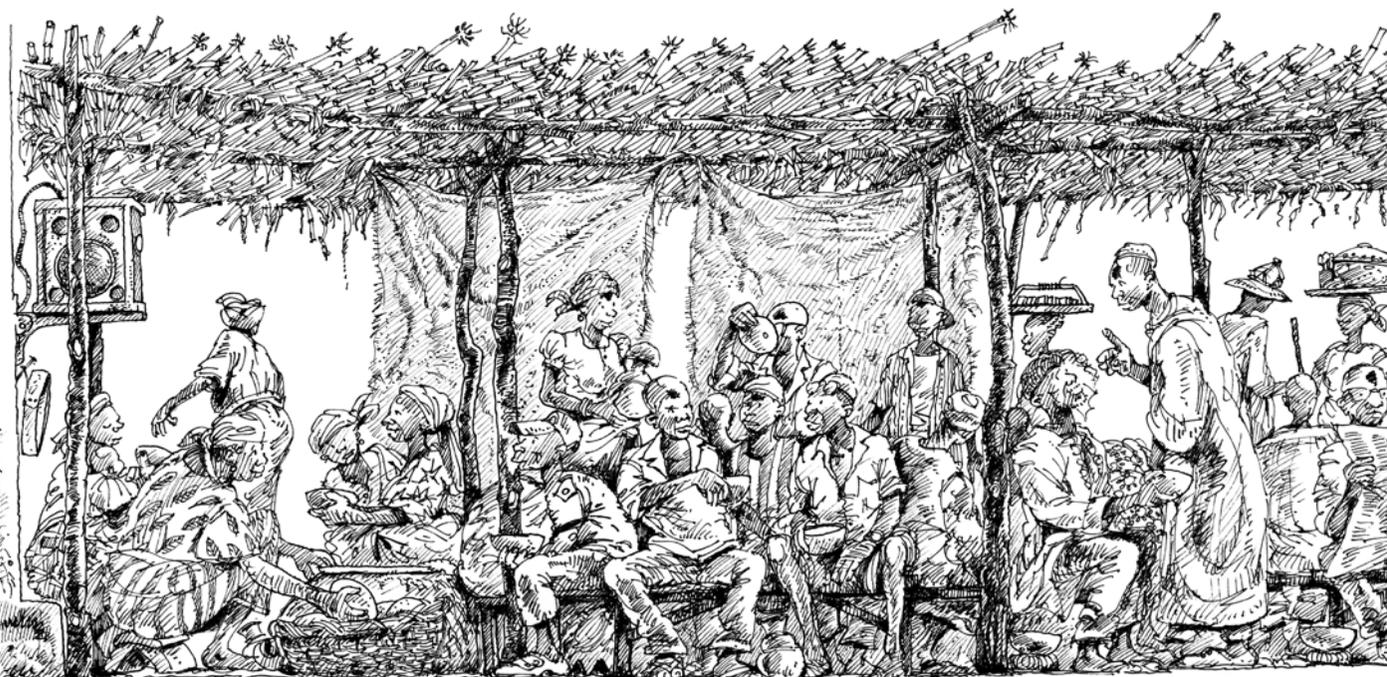
Graminées sauvages,
Dactyloctenium aegyptium.





Cabaret « Aux Champs Élysées », quartier Hardeo.

- 1 - « Usine ».
- 2 - Sorgho mis à germer.
- 3 - Sorgho mis à sécher.
- 4 - « Comptoir ».
- 5 - Le drapeau.
- 6 - Partie privée.
- 7 - Porcherie.



Un cabaret à bière de sorgho à Domayo en 2002.

**Saré à bilbil
pour une clientèle
de montagnards,
quartier Djoudandou (2002).**

- 1 - Usines.
- 2 - Sorgho mis à germer.
- 3 - Bière de type bilbil.
- 4 - Bière de type *valawa*.
- 5 - Marché.
- 6 - Alambic.



**Fabrication d'argué avec la bière
passée, alambic rudimentaire
à Doukoula, pays tupuri.**



TROUPEAUX EN MARCHÉ



La remontée
de la transhumance
(menée par les Hontorbe,
Biibe Woyla et Uuda'en),
le long de la rive droite
du Chari, en face de Niellim.

On peut admirer un spectacle sans être ému et être touché par un autre sans trop savoir pourquoi. Mais que ressentir devant le théâtre de la transhumance en marche ? J'affirme que les remontées des éleveurs mbororo, en avant des fronts de pluie, vers les pâturages du nord, le long de la berge orientale du Chari (1976, 2006), celles du Batha de Laïri et, plus au nord vers le lac en direction des mares natronées de Kokordé sur le Bahr-el-Gazal, restent comme un moment privilégié dans une vie.

Discipline totale, visages fermés, chacun est responsable de ses animaux et de sa marche. Dans ce chapelet sans fin, chaque groupe avance conduisant à la voix son troupeau de bovins devant, celui d'ovins — pas de chèvres, trop indisciplinées — derrière avec les boeufs porteurs, le mufle relevé par la rêne de naseau, chargés des impedimenta, femmes et jeunes enfants hissés au-dessus. Les hommes, sur leurs chevaux, opèrent des va-et-vient pour réguler ce flot qui s'écoule des heures durant, en gardant les distances à coups de trompe. Du nuage de poussière dégagé par les troupeaux, rapidement emporté

vers la brousse, ne reste qu'une sorte de brume vaporeuse qui enveloppe tout un peuple en marche. Cette organisation, réglée comme un défilé, contraste avec bien d'autres scènes de vie pastorale plus brouillonne comme celle des troupeaux mugissants, pressés par la soif, conduits auprès des abreuvoirs lenticulaires d'argile construits sous les berges des mayos ensablés. Là, des bergers endiablés et voltigeants frappent du bâton les cornes des zébus pour les discipliner. L'un d'entre eux, dressé en équilibre sur une colonne de terre au centre de l'abreuvoir, cherche à répartir au mieux les bêtes tout autour, toujours, du bâton. Partout chez les Peuls, le bétail semble une inspiration sans fin d'onomatopées et de huchements.

La rencontre des moutonniers mbororo uuda'en m'a conduit à beaucoup photographier, puis à dessiner, ces surprenants ovins sahéliens. Issus de lointains stocks d'ovins du Tassili, les moutons uuda sont grands, à longs poils, avec une livrée bicolore (l'avant est noir, l'arrière blanc), un chanfrein busqué et de longues oreilles pendantes. Les troupeaux obéissent au berger qui, sifflant et clappant de la langue, les conduit vers les formations à épineux. Il sait leur faire accélérer ou ralentir l'allure. À la moindre alerte, les moutons font bloc et se pressent contre lui. Le sayon parfois enroulé autour de la taille, les braies courtes, une petite hache à l'épaule et un long bâton à crochet à la main pour rabattre les branches d'acacia, il évoque le pâtre des Écritures.

Plusieurs fois j'ai pu observer des migrations de Uuda moutonniers, prenant en écharpe le bassin du lac Tchad entre Niger et plaines du Chari-Logone. Ainsi, à Mafaling, de grandes pirogues du chef de fleuve baguirmien, où étaient entassés couchés sur le dos les pattes en l'air des moutons uuda, traversaient le Chari. Les Uuda'en possèdent aussi des caravanes d'ânes pour transporter leur bric-à-brac de pasteurs qui, lors de la traversée du fleuve, est entassé dans le fond de la barcasse du passeur. Quant aux ânes, le museau plaqué sur le bord de l'embarcation et la tête maintenue par les oreilles, ils nagent au plus près de la pirogue. Les bovins traversent les biefs profonds par grappes d'une dizaine, reliés par le cou et répartis en couronne autour d'une pirogue. Deux hommes sont à la manœuvre, à l'avant et à l'arrière. Au centre, le bouvier tient les cordes tout en versant de l'eau sur les têtes apeurées qui émergent à l'aide d'une calebasse, ce qui leur masque — disent-ils — la distance à la berge. Dans l'interfluve Chari-Logone, d'autres groupes uuda en transhumance remontent vers le nord-ouest, le Niger, fuyant le gros des pluies. Ils sont accompagnés de leurs dromadaires, toujours couverts de vieilles blessures qui en font des bêtes comme rapiécées, curieusement appareillées de tabliers de cuir sur les flancs avec des poches décorées de cauris, dans lesquelles les Uuda placent côte à côte leurs jeunes enfants et les agnelets ne pouvant suivre la transhumance. Seules les têtes dépassent avec, en alternance, un ou deux enfants, un agneau, un enfant, trois agneaux... Comment mieux manifester cette intimité entre l'homme et l'animal.

Transhumance des Biibe Woyla
vers les pâturages du lac Tchad.



Abreuvoirs lenticulaires
d'argile, entre Balaza et Petté.

COUREURS DE FLEUVE ET DERNIERS PÊCHEURS AUTOCHTONES

La paix coloniale à peine établie, les premiers à migrer ont été les pêcheurs qui se sont laissés descendre le long des fleuves ou ont pris la route les conduisant à de nouveaux lieux de pêche. De 1920 à 1935, les pêcheurs du Logone sont partout, depuis le Tchad méridional, l'Oubangui et le Cameroun, prospectant le moindre bief, supputant son capital halieutique et l'accueil des autochtones. La connaissance ichtyologique acquise dans leurs propres régions demeure pertinente dans la mesure où l'on retrouve les mêmes espèces dans l'ensemble du système Chari-Logone-lac Tchad.

Les principaux « migrants » sont des Bao (pêcheurs ngambay), Kabalay, Kim, Masa et Musgum. Sur la Bénoué et le Mayo Kebbi, le mouvement migratoire est représenté par les Jukun et les Kabawa du Nigeria.

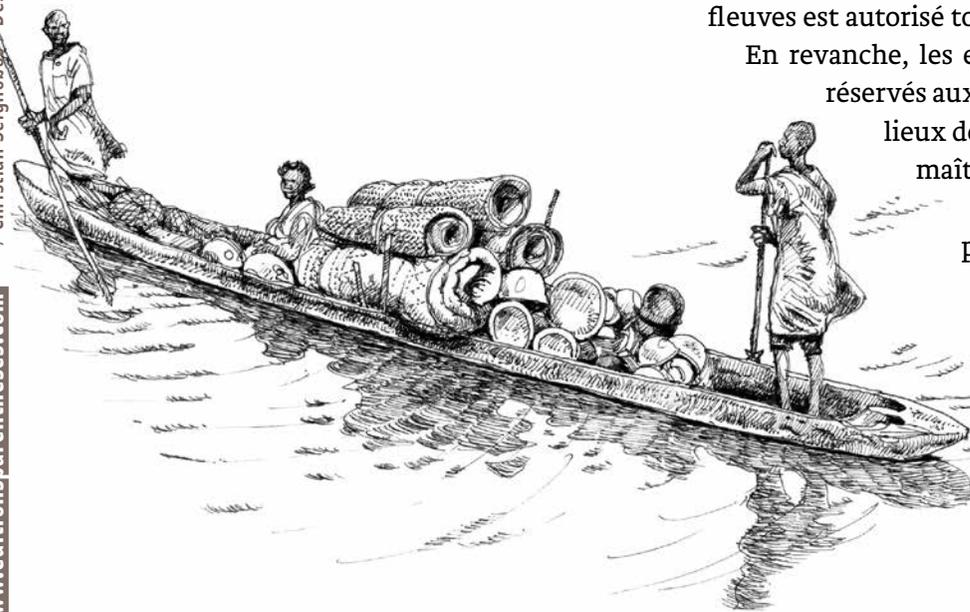
Des campements permanents se mettent en place près des bourgades kotoko, qui recevront les ressortissants de villages du sud, et des campements temporaires de jeunes pêcheurs sur les bancs de sable. Ce phénomène de « coureurs de fleuve » se poursuit toujours plus loin et il touche les rives et les îles du lac Tchad. Après la sécheresse de 1984, où les yayrés n'avaient pas été inondés, ces coureurs de fleuve, principalement musgum, ont colonisé les lacs de retenue du Cameroun méridional jusqu'à se reconvertir en pêcheurs maritimes à Douala.

Le droit de pêche se transforme progressivement et passe d'une règle unique à l'anarchie. Le principe est simple : il s'agit certes d'un droit halieutique, mais inféodé à la terre. Sur les biefs des fleuves est autorisé tout engin de pêche utilisé en pirogue ou manié à la main sans toucher le fond.

En revanche, les engins de types nasses et enceintes de capture qui reposent sur le sol sont réservés aux ayants droit autochtones ; les pêcheurs étrangers sont également écartés des lieux de pêches collectives, mares ou bras morts, gérés par des « propriétaires » qui en maîtrisent le calendrier et les rituels.

Les pêcheurs quittent leurs villages dans les années trente munis d'équipements légers issus de leur propre stock d'engins, des haveneaux à main ou des filets à antennes montés sur pirogue. Jusque vers les années cinquante, c'est la grande époque de la senne à bâtons, dont Masa et Musgum sont les promoteurs suivis des Kim. Peu à peu, les droits de pêche sur les fleuves sont mis à mal. Les autorités traditionnelles, se substituant aux authentiques maîtres de l'eau, multiplient les autorisations et empochent l'argent. Des entrepreneurs de pêche utilisateurs de sennes de rivage, travaillant de concert avec des élites locales,

Famille musgum partant
pour une campagne de pêche,
1980.



circonviennent plus rapidement encore ces mêmes chefs traditionnels. Tous aujourd'hui accusent ce type de filet d'avoir accéléré la dérégulation de la pêche. Quant aux services administratifs, ils ont manifesté une constante impuissance à enrayer ces techniques jugées éradicatrices.

À certains moments de l'année, des nuées de pêcheurs venus du Nigeria s'abattent sur les plans d'eau, comme en 1985 sur le lac de Maga, toujours sans réaction de l'administration. C'est l'arrivée intempestive de dizaines de taxis-brousse, à l'impériale chargée d'énormes Calebasses-flotteurs (*gumbal*). Avec leurs lignes à hameçons multiples, ces pêcheurs écument systématiquement toutes les mares entre Bénoué et lac Tchad. Ils se déplacent sur les plans d'eau couchés sur leurs Calebasses-flotteurs et relèvent ainsi leurs lignes, glissant les poissons dans le flotteur. Cet équipement léger leur permet d'atteindre le moindre recoin des mares. Ils lèveront le camp une fois leurs prises fumées.

Les dernières vagues de coureurs de fleuve concernent des pêcheurs venant de l'ouest qui ont justement promotionné la nasse dite « malienne », réplique souvent polymorphe du *durankoro* du delta intérieur du Niger, qu'ils alignent sur plusieurs dizaines, voire plusieurs centaines, de mètres. Faciles à confectionner avec des tombées de filet montées sur des arceaux de bois souple ménageant trois ou quatre entrées à empêche, elles se fabriquent sur place. Des pêcheurs arrivés sans équipement louent de trente à quarante de ces nasses, pour tenter d'assurer une campagne de pêche décente.

Vastes prairies ennoyées une partie de l'année, les yayrés, par leur richesse en végétations immergées, en graines, en débris d'insectes issus de la saison sèche précédente, en larves diverses et en myriades d'alevins, offrent un milieu exceptionnel pour la croissance du poisson. Sites de frayères et nurseries géantes, elles se révèlent une pièce essentielle de la configuration hydrologique du lac Tchad et de ses tributaires.

Les populations des yayrés, kotoko au nord, musgum au sud, ont développé des techniques de pêche d'un excellent rapport, mais dangereuses à terme pour l'écosystème. La pêche encore présente pendant la saison sèche dans les grands collecteurs (Logomatia et Loromé) engage une technique particulière dite « à la touffe d'herbe » (*erek*), inventée en 1993. Le propriétaire d'un bief met en place, à partir d'une berge concave, une surface d'herbes flottantes dominées par *Echinochloa* spp., bouturées et bénéficiant d'engrais. Ces prairies aquatiques artificielles de dizaines de mètres carrés constituent des repaires pour les poissons qui s'y concentrent. Elles seront brusquement encerclées par une senne de plage conduite par une pirogue pour plaquer l'ensemble contre la berge. L'opération se renouvelle trois fois par saison.

La pêche au sortir de chenaux artificiels est une autre façon de concentrer le poisson. Les Kotoko, maîtres de la terre, ont ouvert entre 1930 et 1940 les premiers canaux artificiels pour remédier à des déversoirs naturels trop changeants. L'autorisation de creuser des canaux a été peu à peu cédée aux chefs de village qui n'ont pu ensuite empêcher les puissantes familles relevant de leur juridiction d'en ouvrir à leur tour. La démocratisation de cette pratique s'est emballée et, jamais, ni les chefs traditionnels ni les pouvoirs publics n'ont pu reprendre la situation en main. En 2006, on comptait déjà

Technique de pêche propre aux yayrés : le *sukuti* ou pêche au canal.



LE ZEMI KOTOKO, UNE TECHNIQUE DE PÊCHE EMBLÉMATIQUE

Les Kotoko représentaient le parangon du peuple de l'eau avec leurs cités érigées sur le bord de fleuves poissonneux. Ils ont été étudiés par Théodore Monod [MONOD, 1929] et une équipe de l'Orstom, J. Blache et F. Mïton [BLACHE *et al.*, 1962], à l'époque du plein fonctionnement de leur économie de pêche. Chaque visiteur d'une bourgade kotoko a pu faire sienne l'observation d'André Gide à Logone-Birni [GIDE, 1927-1928] : « À travers tout le village circule une intolérable odeur de poisson. C'est le principal commerce du pays, dans chaque courette, on en voit de petits et de gros, à moitié secs, étendus sur des claies. » On pourrait ajouter que la puissante odeur du poisson, jusque dans les années d'Indépendance, se mêle à celle du beurre rance des coiffures de femmes d'éleveurs, au *dukhan*, musc dont la fumée imprègne la plupart des pagnes, de mille sueurs et bien d'autres odoriférances, quand ce ne sont pas d'épouvantables effluves rabattus par le vent depuis les puits de teinturiers aux marges des cités.

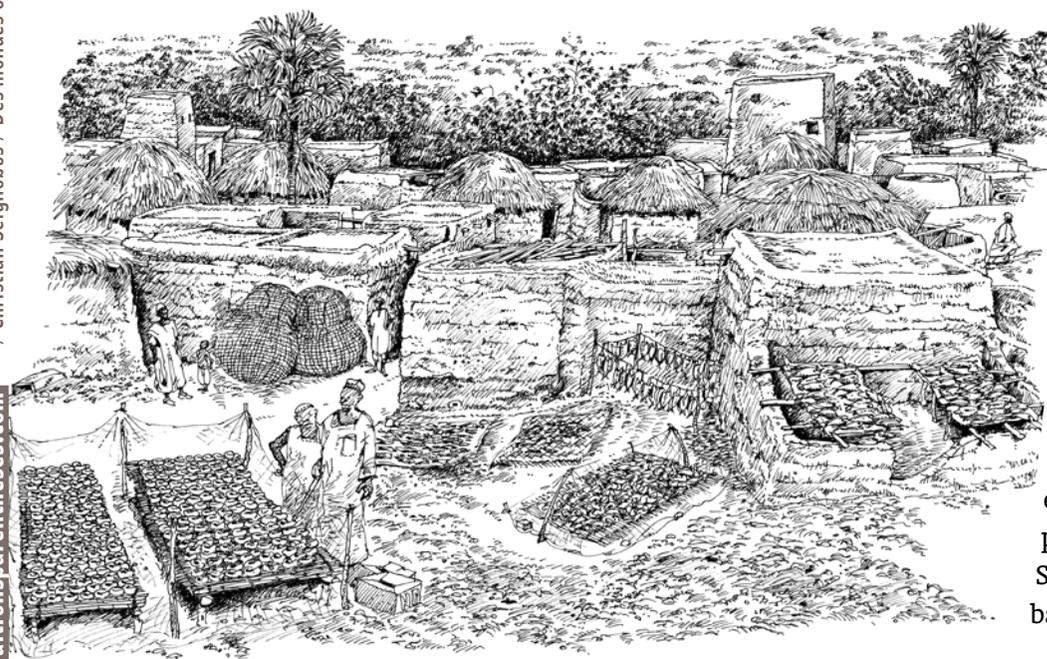
Certaines techniques toutefois ont pu passer inaperçues, de même que des formes d'organisation sociale de la pêche. La contribution d'étudiants ressortissants kotoko ou musgum — que j'ai pu encadrer —, malgré leur « œil intérieur », n'a pas donné les résultats escomptés, et ce en dépit de l'absence de la barrière de la langue. Une technique de pêche ne se décrit pas, elle s'observe, et l'on reste toujours

insatisfait devant les reconstitutions malhabiles. Telle technique peut être vouée à certains plans d'eau, à une période précise de la crue, de la décrue ou de l'étiage, parfois à un type de poisson. L'emprise sur le foncier halieutique rend compte depuis toujours d'un enjeu entre les quartiers de la cité, en fonction de leur ancienneté et de leurs poids démographiques respectifs.

Six sultanats kotoko se partagent ces territoires halieutiques. Leurs matériels de pêche sont, dans l'ensemble, comparables, mais ils engagent des rythmes d'utilisation variables en rapport avec leurs milieux propres.

Le matériel va des très spectaculaires filets montés sur d'énormes pirogues (*zemi*) à ceux plus modestes (*sakama*) manœuvrés à partir de simples pirogues, des chaluts pélagiques jusqu'aux sennes à bâtons, en passant par toute une gamme de haveneaux. Les nasses sont omniprésentes, énormes et solitaires, mouillées dans les étroits chenaux du Serbéwel (un affluent du lac Tchad), nasses multiformes alignées en batteries sur les déversoirs (*mallem* et *gasar*), sans compter les chambres

Maladi, village kotoko sur les bords du Serbéwel, demeuré encore relativement poissonneux en 1970.



de capture appâtées (*mumane*) des plaines d'inondation. Chaque pêcheur est équipé de lignes à hameçons et de différents harpons et foënes. Cette complétude dans le matériel et son adaptation aux différentes nuances de l'écosystème deltaïque ont incité des auteurs à penser que les Kotoko étaient les « inventeurs » de ces techniques, ce qui est loin d'être démontré.

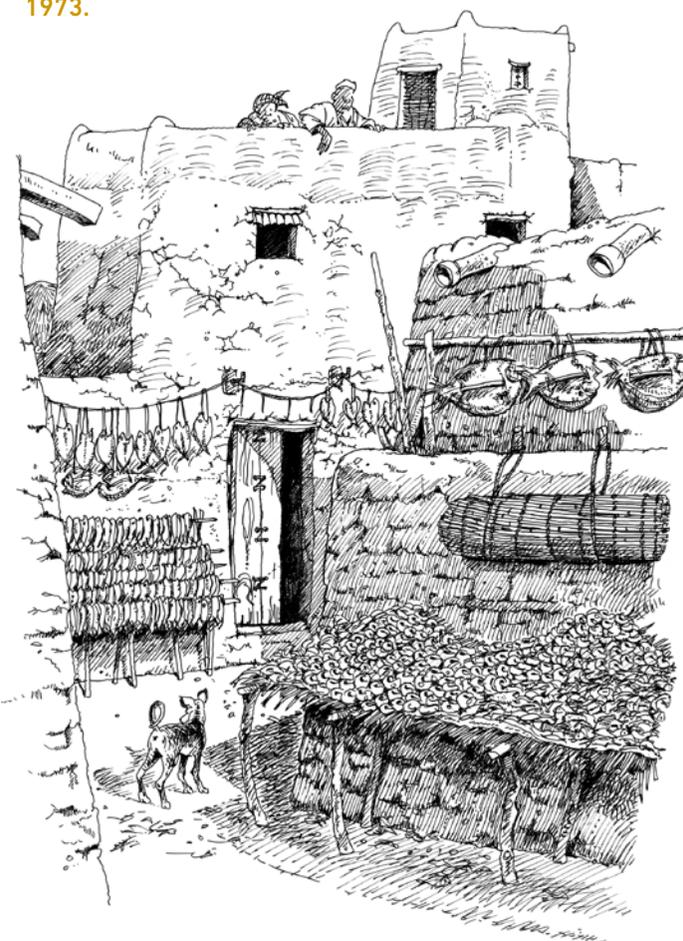
Tous les Kotoko revendiquent ce qui représente pour eux le fleuron de leur technique de pêche : le *zemi*. Son gigantisme et la complexité des techniques mises en jeu ont frappé les esprits. Nous disposons sur ce sujet de nombreuses données, depuis les croquis de quelques adjudants coloniaux et les dessins cotés de Théodore Monod, jusqu'aux nombreuses photos. Le *zemi* est à proprement parler le filet, un immense carrelet triangulaire monté sur une énorme barcasse construite en éléments de bois cousus ensemble : le *wame*.

Lors d'enquêtes menées en 2007-2008 dans les cités d'Afadé, Maltam, Goulfey et Kousseri, j'ai systématiquement demandé à mes informateurs de reproduire un *zemi*. Des jeunes gens m'ont alors fourni des modèles réduits aux proportions parfaitement respectées de toutes les pièces, y compris le montage complexe des antennes et leviers du filet (en tiges de *Sesbania* et de solanées), calfatages en graminées et filet en moustiquaire. Il s'agit là d'un exercice ancien et parfaitement rodé. Déjà les chefs de subdivision de Fort-Foureau envoyaient à Maroua des « réductions de ce *marcaba* de pêche kotoko relevé à une extrémité et portant à l'autre, en pan coupé, la double corne du support du filet » (archives de Maroua) pour les grandes fêtes et les comices agricoles. Ce mécano de pièces de bois, véritable référent cognitif, revêtait un but assurément didactique. L'organisation de l'équipage servait, à son tour, de modèle sociétal pour le partage des responsabilités et des fruits du travail.

Le filet est monté sur des antennes composées de plusieurs segments (*Acacia raddiana* et, pour l'extrémité, *Ziziphus mauritiana*) d'une douzaine de mètres avec, entre le haut des antennes, une distance d'une quinzaine de mètres. Ces antennes se rejoignent sur le bas pour composer un levier de rappel formant un angle à 90°. Ce levier permet naturellement le maniement du filet. Pour ce faire, la proue est carrée et légèrement relevée. Le maillage change en fonction des prises visées, à l'exception de celui de la poche qui reste constant. Le cul de la poche, qui récupère le poisson, tombe dans la pirogue. Le *zemi* d'Afadé, large de presque 2 m, sur 6 à 6,5 m de longueur, était plus ramassé que celui du Chari, qui mesurait 1,5 m sur 12 m de longueur. Les montants du coffre, légèrement inclinés vers l'intérieur, étaient en bois de caïlcédrat et ses flancs en *Faidherbia*. La poupe supportait un banc arrière incorporé pour le percheur. Le calfatage confinait au grand art dans cette région indigente en bois. On utilisait comme étoupe du liber de *Piliostigma reticulatum* pilé et des fibres d'hibiscus sauvages et, comme mastic et brai, des argiles fines collantes renforcées de glu. On garde encore en mémoire le nom des grands « calfateurs ». À chaque campagne, il fallait ressortir les pièces du *zemi* immergées dans l'eau pendant la saison des pluies et remonter le grand mécano de bois.

Le propriétaire du *zemi* partage la pêche en cinq parts après avoir retenu pour lui un tiers des prises. Le percheur, chef de bord, reçoit double part. Il surveille l'équilibre de l'embarcation, et tout repose

Dans la cité de Kousseri,
le poisson est partout.
1973.



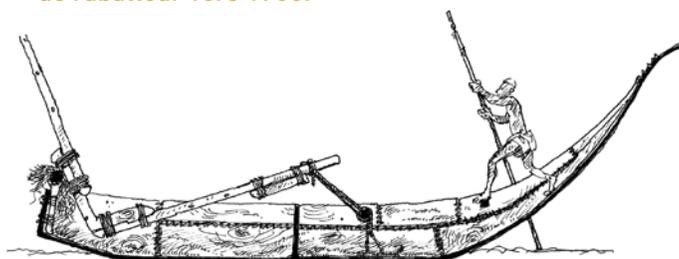
Réparation du filet sur la berge.



sur sa connaissance des fonds. C'est lui qui donne l'ordre de plonger et de relever le filet. Le tireur des cordes reçoit une part, une autre revient à celui qui ramasse, assomme et trie les poissons. Ce dernier officie entre les deux leviers de rappel. Une part, enfin, va au rabatteur qui, sur sa pirogue, provoque un martèlement caractéristique de la coque. L'écopeur, perçu comme un « motor-boy », n'a pas de part. Cette équipe, recrutée dans un même quartier, a obligation de réparer le filet, véritable patchwork, car il accroche sans cesse des branches immergées au fond des biefs.

Un patron de *zemi*, personnage considérable, représente l'aristocratie de la pêche. Le *zemi*, outre la démonstration de l'ancienneté de la famille qui le possède, sert à entretenir une clientèle. Mais un roturier enrichi peut très bien armer un *zemi*. Dans une cité, le nombre de *zemi* est proportionnel à sa puissance et à l'importance de ses plans d'eau. Chaque *zemi* a son histoire, ses qualités et ses défauts sont connus de tous. Il porte alors un nom qui s'adresse souvent à des rivaux dans la cité : « porte-bonheur », « fin de la palabre », « l'ogre », « viens te rassasier »... Le *zemi* s'hérite et le patron change les pièces défaillantes au fur et à mesure, si bien que l'on trouve des embarcations sans âge qui semblent traverser les générations.

Le *zemi* kotoko de Goulfey en action avec pirogue de rabatteur vers 1950.

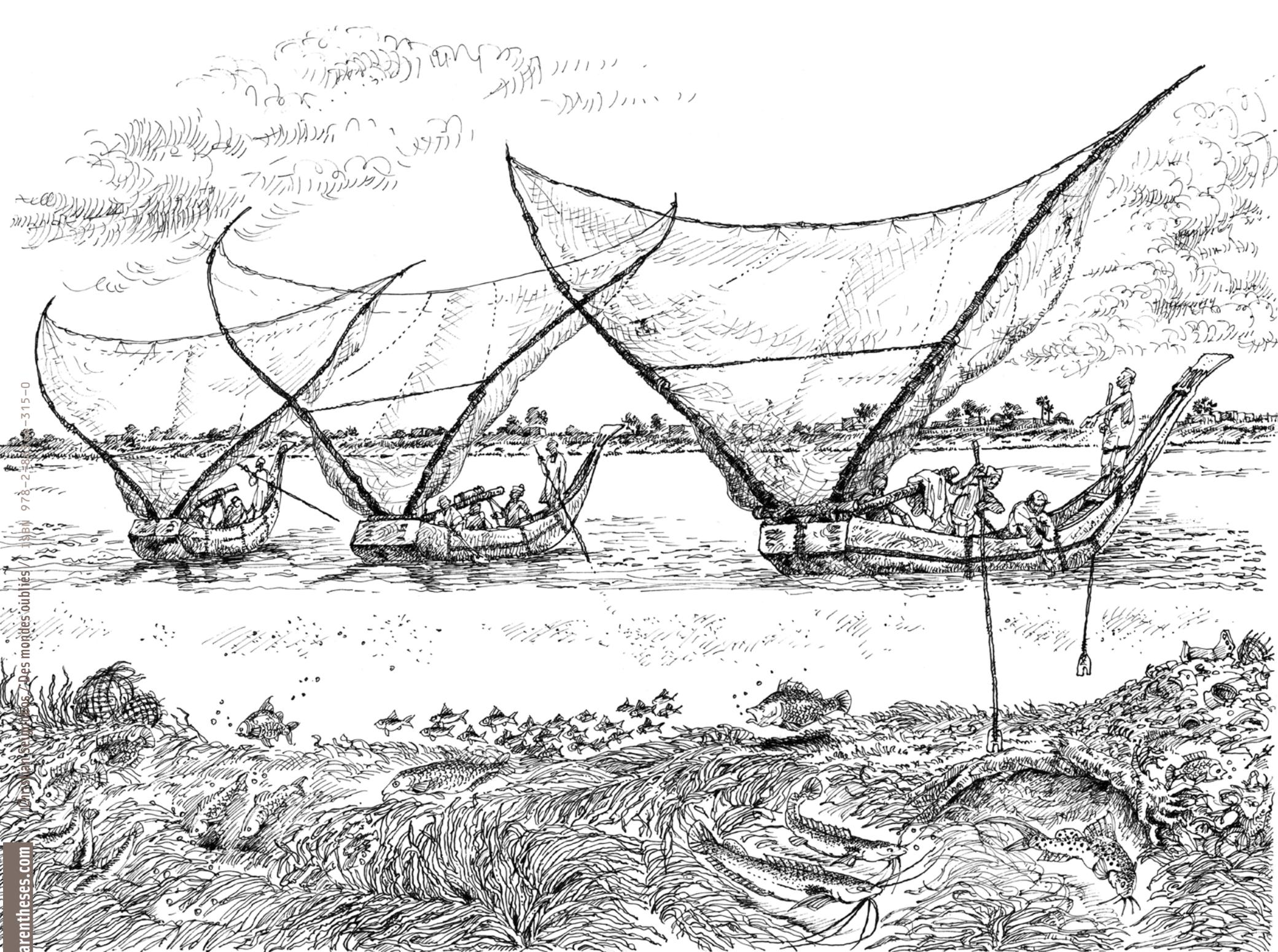


Sur le Chari, les *zemi* peuvent se déployer en flottille de trois à cinq, effectuant des mouvements de descente du fleuve et de brusques virages sur la berge, où des rabatteurs bruiteurs, sur de petits esquifs, leur renvoient les poissons des rives. Cette pêche de décrue et d'étiage se déroule le jour, mais surtout les nuits de pleine lune. Ces pêches de nuit ont été vantées dans toutes les relations de voyages comme des spectacles rares avec, dans les filets, l'éclat des poissons, celui des inévitables *Synodontis* retenus par leurs épines, et l'eau qui s'égoutte et brille « telle des lucioles », ajoutant à l'étrangeté de la pêche.

Le *zemi* kotoko s'est éteint, à quelques velléités près, avant même la fin de la révolution du fil de nylon, vers 1963-1964, qu'il avait pourtant intégré dans ses filets. Le *zemi* a été victime de changements internes à la société kotoko. La pêche va échapper aux notables, aux aînés, les techniques qui séduisent sont dès lors individuelles.

Dans leur recherche identitaire de ces dernières années, les Kotoko veulent relativiser leur héritage saou, connoté par trop païen. Le *zemi* rend compte d'une autochtonie, celle donnée par le fleuve, qui oblitère moins la revendication d'un passé musulman face aux Arabes Showa voisins qui manient la surenchère religieuse, les peuples de l'eau ayant longtemps été suspectés d'entretenir un lot de rituels peu orthodoxes. Aussi le *zemi* avec sa facture spectaculaire, chanté par tous les observateurs étrangers depuis les années vingt, devient-il un emblème des plus convenables pour les associations kotoko.





Pêche aux *zemi* en escadre entre
Goufey et Kousseri vers 1950.

COMBATS DE MASSE ET CORPS À CORPS DANS LES PLAINES DU LOGONE

Dans le bassin du lac Tchad, deux types d'armes ou d'associations d'armes sont sinon antagonistes, du moins exclusives l'une de l'autre : d'un côté, l'arc, de l'autre, le couteau de jet. On peut tirer une ligne de démarcation nord-sud qui sépare les populations qui utilisent l'arc (à l'ouest) de celles qui ne l'utilisent pas (à l'est). Cette limite laisse les couteaux de jet aux plaines du Chari et du Logone jusque chez les Sara, Ngambay et Mbum.

L'arc vient de l'ouest. Les Peuls en ont été les derniers diffuseurs dans la partie occidentale du bassin du lac Tchad. Les arcs relèvent de plusieurs factures, à simple courbure, à double courbure pour les chasseurs (*gaw*), à double courbure peu marquée avec un canal interne, plus au sud. Les flèches non empennées, de 60 à 70 cm de longueur, sont armées de types infinis de pointes.

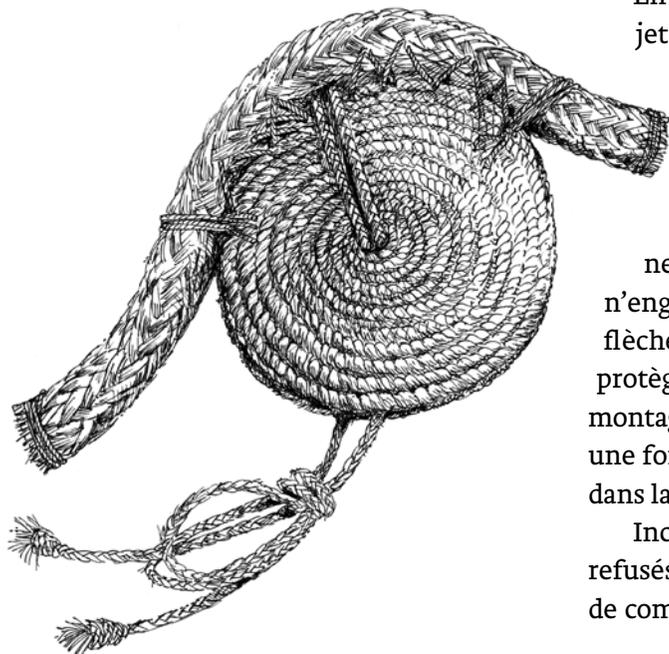
Le couteau de jet est une barre de fer étroite, plate au moins sur un côté, pourvue de plusieurs lames, toutes placées sur le même plan. Sa découpe varie en fonction des groupes, et la partie proximale peut parfois offrir une poignée en cuir. Le couteau lancé horizontalement décrit des mouvements giratoires. Il peut affecter une grande surface car, en continuant à tourner, il inflige d'autres blessures avec les pointes.

En progressant vers l'ouest, l'arc a repoussé, parfois récemment (fin du XIX^e siècle), le couteau de jet. Ce dernier peut néanmoins se maintenir comme arme secondaire, objet rituel ou pour accompagner les danses dans les monts Mandara. Le recul du couteau de jet serait lié aux interventions de la cavalerie, composée de grands chevaux dont les charges pouvaient couvrir en un clin d'œil les 30 à 40 m que le couteau de jet mettait à voler. Toutefois, à l'est, la cavalerie baguirmienne n'a jamais fait reculer les couteaux de jet, également utilisés par le reste de l'armée.

Le fait qu'aucune de ces deux armes n'ait été en mesure de supplanter totalement l'autre ne saurait militer en faveur d'une supériorité intrinsèque. Il s'agit plus d'un choix, car elles n'engagent pas les mêmes types de combats. Le couteau de jet dispose d'une portée moindre que la flèche, et on ne peut se servir que d'un seul jeu. Le bouclier demande à être plus couvrant, et les protège-tibia semblent s'imposer face à ces armes tournoyantes. Au contraire des affrontements (*guvol*) des montagnards qui maintiennent une distance entre combattants, le corps à corps s'engage plus volontiers une fois passée la phase d'échanges aux couteaux de jet. On se saisit de la lance que l'on tient d'abord dans la même main qui serre la poignée du bouclier.

Inclus dans l'aire des couteaux de jet, certains groupes, comme les Masa et les Muzuk, les ont refusés pour un motif idéologique car ils ont banni le fer de leurs sociétés. Leur armement est le bâton de combat (*zugulla*) et l'épieu en bois (*jafagna*). Ils se protègent derrière de grands boucliers végétaux

Casque masa tressé
en *Oryza barthii*.



faits de trois nappes de graminées fortes, cultivées à dessein, maintenues par un réseau serré de cordes-lettres de chanvre et, sur le tour, par du cuir. L'armure confectionnée en tresses d'*Oryza barthii* cousues bord à bord, libres sur le haut des cuisses, s'ouvre sur le devant. Elle est équipée d'un protège-nuque. Il faut « épiler » les tresses des brins qui les hérissent pour rendre l'armure portable à même la peau. Le casque (*bogoreyna*), sorte de morion, fait de cordes de paille, porte un cimier qui protège à la fois le front et la nuque. Flanqué de part et d'autre de deux macarons, l'ensemble est maintenu par une forte jugulaire. La fabrication des boucliers et des armures est confiée à des spécialistes. Les brassières de cordes de chanvre et des cothurnes de cuir, attachés par des lacets, complètent cet équipement.

Le combat se pratiquait par phalanges où chacun se plaçait selon ses liens de parenté. On se rend aujourd'hui encore dans cet ordre sur les places mortuaires. Le front avançait boucliers joints, auparavant immergés dans l'eau pour les rendre plus hermétiques. Les combattants aguerris placés à l'avant encourageaient la cohorte tout en intimant aux jeunes de ne pas faire de zèle. Ceux qui ont des lettres penseront aux dessins d'Uderzo dans *Astérix*. Les femmes masa, à la différence de celles des montagnards, suivaient avec des tambours, de l'eau et de la farine, des armes de réserve. Elles encourageaient les hommes ou se moquaient d'eux. Certaines « costaudes » pouvaient se mêler au combat. Je n'ai pu observer ce mode de rencontre qu'à travers des démonstrations lors de festivals ethniques, comme à Maga (2000), et en visionnant des films sur les festivals masa (*tok masada*) qui alternent entre Yagoua et Bongor (2003, Antonino Melis). Les guerriers masa se mettant à leur avantage mimaient leurs attaques sur une ligne ennemie fictive. Lors de ces batailles, si l'attaque frontale ne parvenait pas à disloquer la phalange adverse, elle se repliait à vive allure pour reformer ses propres rangs. Des séries d'attaques s'accompagnaient de volte-face rapides et de poursuites, au son de trompes de guerre dans un grand effet de poussière et de cris. Celui qui disloquait la ligne ennemie et provoquait sa débandade était vainqueur. De fait, dans les batailles passées, c'était toujours au cours de cette débandade que l'on dénombrait le plus de morts, la disproportion dans les victimes des deux camps pouvant aller de un à dix. Les combats ne pouvaient s'éterniser car on étouffait littéralement sous les armures de cordes. Quant au bouclier lui aussi très lourd, on ne l'affectait qu'aux guerriers les plus robustes du front de la phalange.

Les normes de combats diffèrent entre agnats qui n'utilisent que le bâton alors qu'avec ceux chez qui on prend femme, on s'arme de lances. J'ai, en 1976, été témoin dans l'arrière-pays de Ham (Tchad) d'une rixe géante clôturant la fin d'une chasse collective qui impliquait plusieurs villages. Le *casus belli*, toujours le même, concernait le partage du gibier. La famille du maître de la chasse ne parvient pas à trouver une entente entre les deux parties car l'une d'entre elles surenchérit, revendiquant une dette de viande contractée lors d'une chasse précédente. En un clin d'œil, les enfants porteurs d'eau qui accompagnent les chasseurs collectent

Le bâton de jujubier demeure une arme redoutable.

Ici, groupe de danse tupuri armé de bâtons.



203



Une phalange masa en marche.

Lanciers peuls (*labbo'en*)
à hauberts en cotte de maille
des lamidats yillaga (à Rey,
Bibémi, Binder).



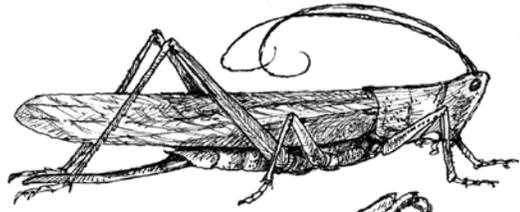
Cuirassiers sur chevaux
caparaçonnés (Binder).



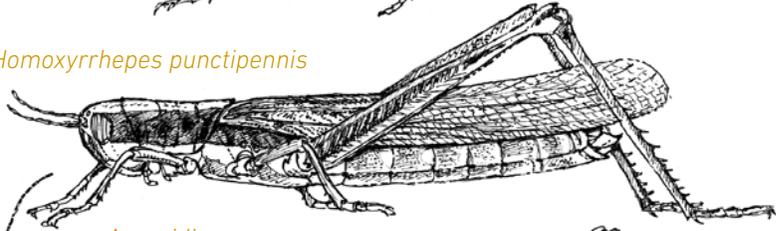


Une armée peule sur le piémont mofu.

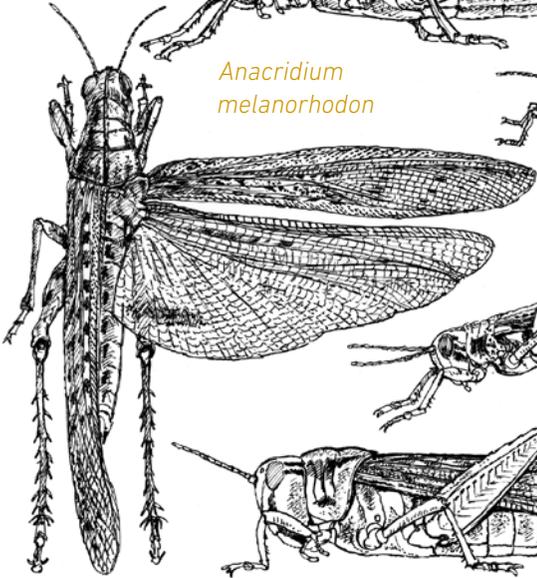
Ruspolia sp.



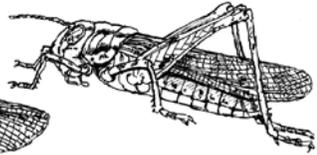
Homoxyrhopes punctipennis



Anacridium melanorhodon



Ædaleus nigriensis



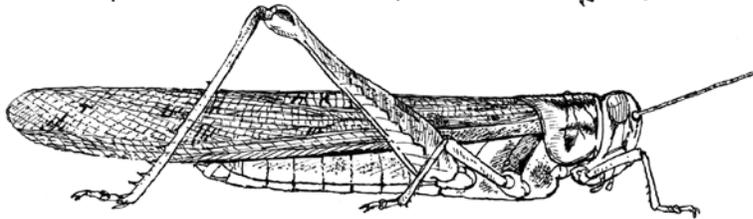
Catantops stramineus



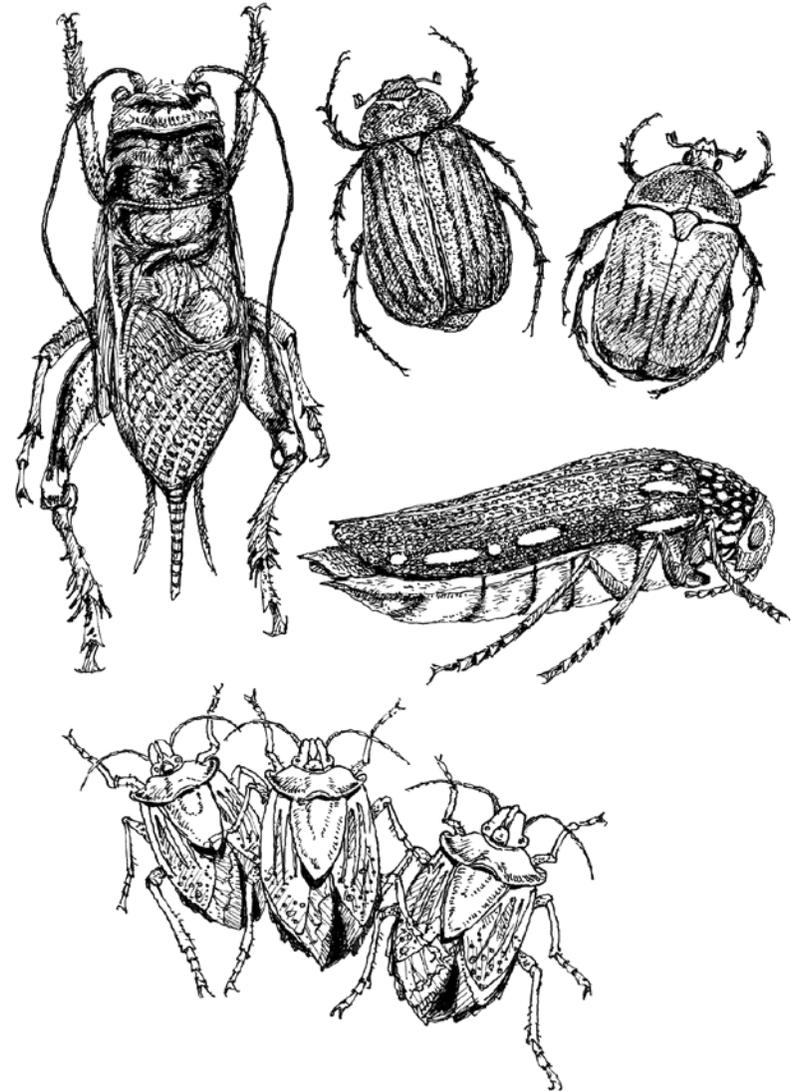
Schistocerca gregaria



Locusta migratoria migratorioides



Différents criquets et sauterelles.



Quelques autres insectes également consommés.
Grillon, cétoines, bupreste et punaises oléifères.

UN INSECTE ROI : JAGLAVAK, HISTOIRE D'UN FILM

Tout a commencé lors d'un jugement auquel j'ai assisté auprès du chef de Douvanger, Bizi Douroum, au début des années soixante-dix. Un homme du massif est lourdement condamné pour être allé, sans en avertir le chef, quérir en plaine un insecte, *jaglavak*, censé chasser les termites de ses silos. Je commence alors à lever le voile sur les rapports singuliers que les Mofu entretiennent avec leurs insectes. On ne pense jamais seul un sujet... De son côté, le linguiste Daniel Barreteau (IRD), ne trouvant pas les taxons correspondant aux innombrables insectes recensés dans son dictionnaire des Mofu Gudur voisins, a également entrevu cette singularité.

Jaglavak est un doryle nomade qui attaque et détruit les autres insectes, en particulier les termites. Il constitue le recours ultime pour assainir des habitations comme celles des Mofu, en pierres et pérennes, souvent héritées, dont on ne peut se dessaisir. Le prélèvement en brousse d'une partie de colonie de doryles et son introduction dans la maison implique une ritualisation complexe. Les Mofu appellent *jaglavak* « prince » ou « dieu », et on le prie de bien vouloir officier et chasser les insectes indésirables du foyer en traçant un chemin d'ocre vers les zones infestées. Le termite *Macrotermes subhyalinus* (*dilirba* en mofu) et certaines fourmis, *Camponotus maculatus* (*mazaza*), *Pheidole* et *Tetramorium* (*singel*), fuiront dans un sauve-qui-peut en transportant leurs œufs dans leurs mandibules. Certains entomologistes avancent que *Jaglavak* les chasserait par des attaques directes et par le biais de phéromones. Selon les Mofu, le nettoyage d'une concession, des silos aux toitures, dure une semaine, puis *jaglavak* disparaît.

Pour les Mofu, *jaglavak* constitue le parangon du guerrier. Ses colonnes attaquent massivement, le soir, avec le « bruit discret de la bière de mil en fermentation », comme les razzias fondent sur les villages. Il agit avec ruse, sa tactique : paralyser sa proie par les pattes, alors qu'un autre doryle la chevauche et, de ses mandibules acérées, sectionne l'arrière de la tête entre les cuticules. *Jaglavak* est réputé sans pitié. Placé au sommet de la hiérarchie de l'entomofaune, il en est le prince. Le monde des insectes est le miroir de la société mofu, avec ses notables, ses pauvres...

Engagé dans cette recherche, j'ai fait appel à des entomologistes du Cirad, Philippe Deguine et Henri-Pierre Aberlenc, qui ont capturé et déterminé les insectes, tandis que je poursuivais ma collecte de dires des Mofu. En dehors de tout programme, nous avons ainsi, entre 1996 et 1999, commis quelques articles.

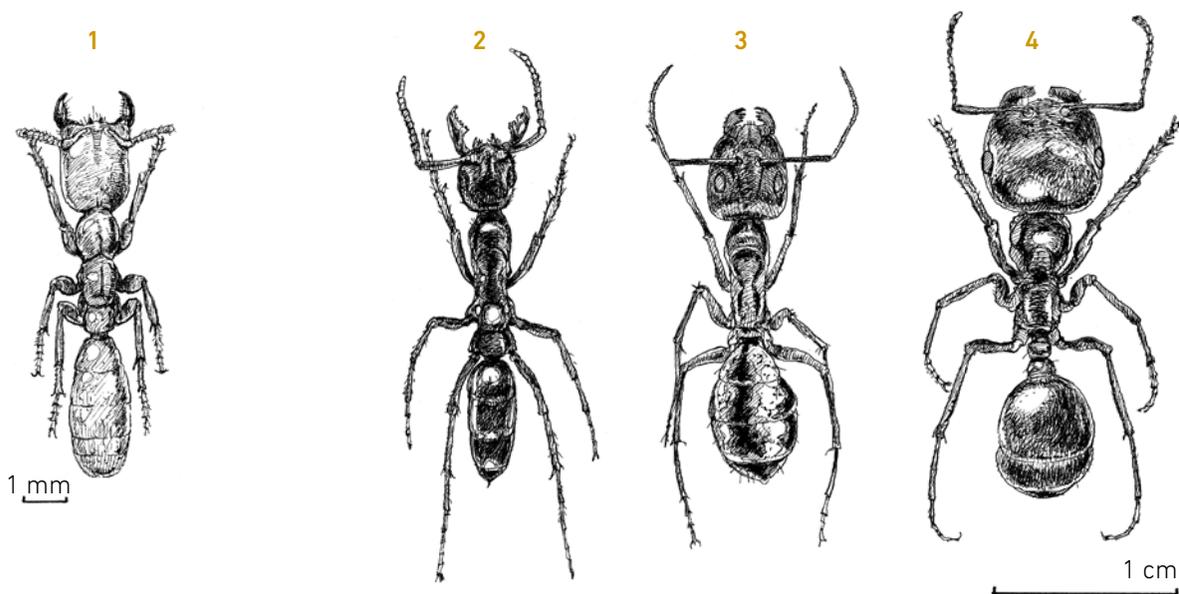


Scène de tournage du film
Jaglavak, prince des insectes.

Une population des monts Mandara s'exprimant par le biais de ses insectes, le sujet est neuf. Le passage à la vulgarisation émane d'un cinéaste animalier, Jérôme Raynaud, formé dans les équipes de Jacques Perrin. À la lecture des articles, il pense qu'il y a là matière à « narrer visuellement une belle histoire ». Conseiller scientifique auprès du réalisateur dans la phase de repérage, j'ai été un peu plus en retrait aux cours des deux tournages : le premier a eu lieu en septembre 2005, à la fin de la saison des pluies, et le second, en juin 2006, à l'amorce des pluies suivantes⁶. Le scénario est simplissime : Comment Siddi, aidé par Mazgraway, son voisin, va-t-il réussir à chasser les termites de son habitation ? On suit alors la quête de *jaglavak* dans le territoire de Wazang, puis l'action de cet insecte contre le termite envahisseur. La trame de fond déroule le cycle du mil, des semis aux récoltes, avec l'apparition de son cortège d'insectes.

Notre vieil informateur, Mazgraway Zlama, a littéralement porté le film, bien secondé par Siddi Bi Makabay et le jeune Idrissou. Tout le monde a joué son rôle, sous son propre nom, le chef de massif, le ritualiste Mazgraway, Siddi le notable oncle du chef, les mères et leurs enfants.

Pour le chercheur, assister à la mise en parole et en images de ses recherches a quelque chose d'angoissant, car ses articles sont le fruit de collectes auprès de nombreux informateurs. Or, dans le film, seul Mazgraway devait s'exprimer librement sur une série de thèmes associés à des insectes. Dans la préparation des dialogues sur la maquette, j'ai rapidement été rassuré quant à la vitalité de ses connaissances sur les insectes en pays mofu. Au cours du tournage, j'ai découvert bien des aspects de ces savoirs, qui m'avaient échappé lors d'enquêtes antérieures. Le film « *Jaglavak*, prince des insectes » a été plébiscité et a reçu une dizaine de premiers prix.



Insectes protagonistes du film.

- 1 - *Doryle*.
- 2 - *Pachycondila* sp.
- 3 - *Camponotus maculatus*.
- 4 - *Messor* sp.

POSTFACE

En rassemblant mes dessins réalisés pendant près d'un demi-siècle — mes premiers croquis au Tchad datent de 1963 —, je me suis rendu compte, après avoir fait moisson d'informateurs ma vie durant, que j'étais à mon tour un témoin plus ou moins averti d'une époque, celle de la post-colonie, et de l'une de ses composantes majeures, « la coopération ».

J'ai vécu cette période sous différents statuts, volontaire national du service actif au titre de la coopération aux lycées de Garoua et de Maroua, puis coopérant enseignant à l'université du Tchad, et, à travers mes instituts d'attache, le CNRS, puis l'IRD, comme chercheur, participant et conseiller scientifique de projets de développement et expertises, sans oublier l'encadrement scientifique de nombre d'étudiants d'universités du Sud, comme du Nord.

L'école a toujours porté une légitimité en soi. Dans ma présentation auprès des chefs traditionnels et de mes informateurs, comme chercheur, ce métier parlait manifestement moins que lorsque j'évoquais les élèves que, selon l'expression, « j'avais tenus sur les bancs », devenus des « grands », ministres, gouverneurs, directeurs d'offices parapublics. Cela renforçait sans doute ma propre confiance dans mes états de service.

Lorsque le mouvement Boko Haram a pris corps au Nigeria, non loin de la frontière du Cameroun, et, qu'à Maiduguri, dans le prestigieux empire millénaire du Bornou, des étudiants de l'université ont, en 2001, brûlé masters et thèses devant les mosquées dans des autodafés avérés, j'ai compris que rien ne serait plus comme avant. « Boko Haram », littéralement « l'école de l'impureté, du mal », était celle de l'État, l'école publique que j'avais servie au Cameroun (lycées) et au Tchad (université). Remise en cause par un islam radical, elle n'était plus la doxa imprescriptible que l'on pensait [SEIGNOBOS, 2015, 2016].

Par ailleurs, cette période couvre l'enchaînement des courants développementistes jusqu'à ce qui semble constituer une forme d'achèvement avec, après 2010, le doute dans la croyance et l'extinction des budgets afférents. Le sentiment d'être entré, sans retour, dans une mondialisation, au libéralisme sauvage intégrant risques et violences, domine. On y dénonce certes les prévarications et corruptions ambiantes, alors que bien d'autres maux, parfois plus anciens, perdurent. On retrouve la même distance et les mêmes incompréhensions des universitaires, des développeurs et des administrateurs nationaux envers leurs propres paysanneries qu'au cours des précédentes époques.

J'ai l'impression de voir se clore un cycle, qui m'apparaît très cohérent *a posteriori*, pour s'ouvrir sur un avenir incertain dominé par l'injonction environnementale, le déclaratoire des humanitarismes et le déclamatoire de fades gouvernances... Ce qui se ferme n'est sans doute que ma propre

vie, celle d'un géographe, voyageur inconsolé des monts bleutés veillant sur les cours sinueux du Kebbi ou du Faro. Il faudra ne plus connaître l'exaltation des départs au petit matin pour rallier des rendez-vous auprès de vieux informateurs qui attendent sur les rochers du piémont des Mandara, réchauffés par les premiers rayons de soleil, prêts à arpenter la montagne et à répondre à mille et une de mes questions. Mais l'Afrique ne commence-t-elle pas après qu'on l'a quittée, *out of Africa* ? Je crois l'avoir, dans mes dessins, rendue plus réelle encore par l'oubli du quotidien d'alors. Les amoncellements telluriques des rochers des Mandara, les infinies plâtitudes herbeuses du Logone renferment plus qu'une vie de travail. C'est comme si ces géographies excessives me devenaient autrement plus compréhensibles... et je ne cesse de parcourir mes carnets de terrains, mais comme des bréviaires.

GLOSSAIRE

Il est compliqué — et les discussions à ce propos sont sans fin — d'utiliser les termes issus des langues vernaculaires ou véhiculaires de ces régions et pourtant ils sont par nature très pertinents. Ces langues, quasi toutes de tradition orale, verront ici leurs vocabulaires transcrits selon les normes phonétiques (*u* = ou, *e* = é, certaines voyelles sont longues et on les redouble, par exemple *aa*, *ee*).

Il a été généralement retenu d'écrire les noms d'ethnies selon ces mêmes normes phonétiques. Ainsi on préférera « Tupuri » (prononcé à la française « Toupouri... »). En revanche les toponymes seront orthographiés comme sur les cartes IGN, donc le plus souvent « francisés » conformément à la langue nationale, ainsi les Mofu Gudur vivront à Goudour...

Il convient de souligner également que, dans le nord du Cameroun, la langue des Peuls — désignés ici comme Foulbés (*ful'be*) parlant le foulfouldé (*fulfulde*) — ainsi que l'arabe au Tchad ont fourni un certain nombre de termes, devenus véhiculaires, couramment employés ici, aussi bien par les Camerounais et les Tchadiens que par les ressortissants étrangers. C'est le cas pour désigner certains sols et nombre de termes de la hiérarchie religieuse et de l'organisation territoriale. On n'oubliera pas, non plus, les mots de « français régional » qui expriment des réalités géographiques ou sociales spécifiques.

Parmi tous ces termes, il reste malaisé de distinguer ceux entrés dans le langage courant de ceux restés dans leur gangue « exotique », d'autant que certains ont pu tomber en désuétude.

Ce petit glossaire cherche à venir en aide au lecteur.

alhaji : musulman qui a effectué un pèlerinage à la Mecque. A pris au Cameroun le sens de « grand commerçant fortuné ».

alkali : juge coutumier dans un lamidat. Il juge en première instance les problèmes liés aux héritages, vols et affaires foncières.

ardo (du peul *ar'do*, pluriel *ar'do'en*) : vient de *ardaago*, marcher à l'avant, désigne un chef mbororo à la tête d'un groupe de pasteurs apparentés et alliés. Certains ardos sont reconnus par leur seule communauté ; d'autres sont désignés par l'administration et sont dits « porter le turban ».

argamasse : toit d'argamasse, du portugais *argamassa*, « mortier », toit de maison en terrasse ou légèrement bombé.

argué (de l'arabe *araq*) : alcool distillé localement. Dans le nord du Cameroun, il est fabriqué à partir de bières de mil éventées et de résidus de boules de mil.

ay : habitation mofu.

balanites : nom scientifique devenu nom commun, il supplante progressivement celui de « savonnier », car son écorce donne de la saponine servant à fabriquer un savon local. L'usage de ses fruits lui vaut parfois le nom de « dattier du Sahel ». Il joue par ses fruits, ses amandes et ses jeunes feuilles un rôle alimentaire de premier plan dans certaines régions du bassin du lac Tchad.

banda : toujours au singulier, ce mot hausa, *banda'a*, désigne le fumage du poisson et de la viande. Le poisson *banda* préparé de différentes façons a été popularisé par les commerçants hausa vers le milieu du XX^e siècle.

banko : mot mandingue, « terre argileuse », entré dans le vocabulaire colonial français. Ce bousillage de terre pétrie avec les pieds sert à construire les murs traditionnels. Dans les textes, il est improprement assimilé au « pisé » alors que « torchis » serait plus adéquat.

belaka : chef, en mbum.

bilbil : « bière de mil », de fait bière de sorgho.

blindage : protection occulte conférée par des talismans et une infinité de pratiques héritées ou achetées auprès de certains religieux.

bœuf de case : appelé *maray* dans les langues tchadiques des monts Mandara, c'est aussi le nom de la grande fête des massifs, tous les deux, trois ou quatre ans, au cours de laquelle on sacrifie le taureau *maray*, qui a grandi totalement enfermé dans son étable.

boukarou (*bukkaaru* en foulfouldé) : hutte temporaire en paille des éleveurs peuls transhumants. Il devient durant la période coloniale le synonyme de « case ronde » à l'usage des campements administratifs puis des hôtels.

boule (de mil) : vient de la forme hémisphérique que prend la pâte de sorgho lorsqu'elle est moulée, après cuisson, dans unealebasse huilée. Servie démolée sur un plat, la boule constitue l'élément central du repas.

brèdes : toujours au pluriel, « légumes-feuilles », fraîches ou sèches, qui entrent dans la préparation des sauces ; encore dites « légumes indigènes », elles sont souvent issues de la cueillette.

canari : vient du créole antillais « *kannari* », désigne n'importe quelle sorte de poterie.

cauri : *Cypraea moneta* ou *Cypraea caurica*, dit « coquillage de Manille ». Les cauris ont été introduits comme monnaie tardivement, depuis Sokkoto, dans le bassin du lac Tchad. Pénalisés par leur poids et ne disposant pas de multiples, les cauris ont servi comme éléments de décoration, au même titre que les perles.

clando : abréviation argotique de « clandestin », passé en foulfouldé sous la forme de *kilannndo*. Le « clando » désigne une moto-taxi non déclarée ou son chauffeur également dit « moto-taximan ». La flotte de clandos assure le gros des transports urbains et de la contrebande frontalière avec le Nigeria.

coupeurs de route : désignation au Cameroun des bandits de grand chemin, à partir de 1983. Cette expression se décline en : « j'ai été coupé tel jour sur telle piste... ». « *Zargina* », appellation venue de RCA, en est le synonyme.

crabiste, crabier : devin opérant la divination par le crabe d'eau douce. Mode de divination répandu, on le retrouve chez les montagnards kapsiki, jimi, bana, mafa...

daba : mot mandingue pour houe, devenu un nom générique dans le français colonial pour une houe coudée à emmanchement à soie ou à douille.

danbanga : milicien des comités de vigilance, disposant d'armes traditionnelles. Ils sont inscrits dans les sous-préfectures.

dogari : portier, envoyé, notable (surtout dans les lamidats de la Bénoué).

doum (de l'arabe *dom*) : palmier doum, *Hyphaene thebaica* porte bien d'autres noms : doumier, palmier fourchu... Pour ses peuplements, on parle de « doumeraie », autour du lac Tchad, terme construit sur le modèle de « palmeraie ».

faada : mot d'origine hausa, conseil de notables dans un lamidat peul.

fakalaw : esprit de possession touchant principalement les femmes des montagnards descendus en plaine. Mot utilisé chez les Giziga et les Mofu.

ferik : campement d'éleveurs nomades au Tchad.

foulfouldé : langue peule dans le nord du Cameroun.

ful'be (pluriel de *pulo*) : Peul, Foulbé (plutôt dans le sens Peul sédentaire).

furdu : bière-bouillie de couleur blanchâtre, consommée chaude, plutôt pendant la saison des pluies et la période fraîche de la saison sèche.

gabak (du kanuri *gabaga*) : bandes de coton étroites de 7 cm de largeur, fabriquées par les hommes sur des métiers horizontaux à pédales, stockées sous la forme de rouleaux et mesurées à la coudée. La coudée de *gabak* servait d'étalon monétaire au XIX^e siècle au Bornou et dans les lamidats peuls.

gaw : chasseurs de métier traditionnels, praticiens de la brousse. Ce terme s'accompagne d'une forte connotation de maîtrise de pouvoirs occultes.

godon (*godoore* au singulier, *godooje* au pluriel en foulfouldé) : large bande de coton tissée localement par des femmes peules, devenue vêtement des montagnards dans la première partie du XX^e siècle et jusque vers 1970.

haddad : forgerons arabes du Tchad.

harde (*kar'de* au pluriel) : mot peul, sol infertile, devenu un terme géographique et pédologique pour le nord du Cameroun sous la graphie « hardé ».

indépendant : « village indépendant », « Daba indépendants »... qualifie des groupements païens que l'administration coloniale émancipait de la suzeraineté de lamidats peuls ou d'une chefferie de canton, généralement à la suite de troubles chroniques. Ils dépendaient alors directement du chef de subdivision. Ce régime d'administration directe a pu perdurer jusqu'à l'Indépendance, 1960, et au-delà.

kadmul : turban en arabe, porté par les sultans et les grands dignitaires.

karal (*kare* au pluriel) : mot peul, sol argileux ou champ de sorghos repiqués. Ce mot « karal » est devenu un terme géographique et pédologique.

kirdi : mot d'origine arabe, popularisé à l'époque coloniale pour désigner les non-musulmans. Il recouvre une forte connotation péjorative.

kodomna : fête religieuse chez les Musey.

koss : jeu de cartes, très à l'honneur dans le nord du Cameroun, dans les décennies post-Indépendance.

kuli (pluriel *kuley*) : sacrifice aux ancêtres, poteries sacrificielles. Le mot désigne à la fois le geste sacrificiel et l'autel. Il recouvre plus généralement tout ce qui est religieux dans un grand nombre d'ethnies du nord du Cameroun (Giziga, Mofu, Mafa...). Les Peuls mêmes l'utilisent pour dénommer la religion de leurs voisins païens.

laba : nom de l'initiation chez les Musgum, Masa, Wiina et Tupuri, cette manifestation est généralement décennale.

lamidat : dérivé du mot « lamido » sur le modèle de « sultanat ». Territoire sur lequel s'exerce la juridiction d'un lamido.

lamido (du peul *laamii'do*, pluriel *laamii'be*) : sultan (dans le monde peul).

lawan (de l'arabe *al awan*, « l'auxiliaire », via le kanuri *lawân*, titre militaire) : chef d'un village important ou d'un groupe de villages dans les régions au nord de la Bénoué.

mallum : religieux musulman.

mayo (du peul *maayo*, pluriel *maaje*) : cours d'eau intermittent, devenu terme géographique.

massif : au contraire du sens géographique usuel, le mot a acquis, dans les textes relatifs aux monts Mandara, un sens particulier. Les « massifs », généralement d'altitude modérée (culminant à peine à 900 m) sont, plus que des représentations morphologiques, le siège de petites unités socio-politiques disposant de leur langue propre et d'un cycle particulier de fêtes. Il s'agit alors de « massifs-ethnies ».

mbang : sultan au Baguirmi (Tchad).

mil : désigne le mil pénicillaire ou « petit mil », *Pennisetum glaucum*. Toutefois, dans le nord du Cameroun et au Tchad, l'habitude a été prise d'appeler « mils » également les sorghos, dits « gros mils » si bien que l'on a des mils rouges, de la bière de mil, une boule de mil alors qu'il s'agit de sorghos (*Sorghum caudatum...*).

muskuwaari : sorgho de contresaison repiqué sur les karals. Dans le langage courant, « sorgho » semble souvent leur être réservé.

nassara : le blanc, l'Occidental.

neem (de l'hindi *nîm*, via l'anglais colonial) : son nom scientifique est *Azadirachta indica*, anciennement *Melia azaderak*, originaire du Pakistan, passé par la Gold Coast, au Nigeria puis au Cameroun dans les années cinquante.

ouaddi : mot arabe, cours d'eau intermittent.

paysannat : cultivateurs d'un ensemble de villages, fortement encadrés par un projet de développement ou un organisme para-étatique. Véritable mode de développement des années cinquante aux années soixante-dix.

quelea-quelea : mange-mil, oiseau granivore.

rônier : palmier rônier, *Borassus aethiopum*, l'arbre nourricier par excellence des populations refoulées du bassin du lac Tchad. On retrouve partout des rôneraies, des plaines d'inondation du Logone et du Chari jusqu'aux piémonts des monts Mandara et même sur certains reliefs.

sadaka : mot arabe, sacrifice, offrande.

sakama : carrelet de petite taille monté sur pirogue.

saré (du foulfouldé *saare*) : habitation peule. Il est devenu au Cameroun un terme générique pour désigner toute habitation.

sekko : mot peul, vannerie servant de clôture.

siiri : mot foulfouldé, de l'arabe *sihir* (secret), sorcellerie.

soya (du hausa *sooyaa*) : il s'agit de viandes grillées commercialisées à partir de barbecues, sur les abords des marchés. Venu du Nigeria, ce type d'alimentation, accompagné de beignets, se développe dans le nord du Cameroun dans les années soixante-dix.

tara (du mandingue *tara*) : « lit en bois ». Vocabulaire colonial, dit également « lit indigène », fait dans le nord du Cameroun de tiges de *Sesbania pachycarpa* assemblées et liées par des lanières d'écorce ou de cuir.

tin : habitation tupuri.

wan kulu : chef religieux supérieur chez les Tupuri.

yayré (*yaayre* en foulfouldé) : pâturage inondé une partie de l'année, devenu le nom d'une région et un terme géographique. Dans les plaines du Logone, on parle du « Grand Yayré ».

yondo : initiation, terme générique dans tout le Tchad méridional.

zakkat (de l'arabe) : aumône légale, devenue une taxe traditionnelle imposée par le lamido et l'ardo. Il s'agit d'une bête par troupeau, à débattre avec le propriétaire, les troupeaux étant de tailles variables. Chez les cultivateurs, on applique une sorte de dîme sur les récoltes.

zargina (à rapprocher de l'arabe littéraire *azrag*) : bleu, désignant à l'origine les boules d'indigo utilisées pour teindre les tissus. Par ailleurs, le bleu de lessive servait à se maquiller le visage pour ne pas être reconnu. Par extension, « *zargina* » a pris le sens de bandits masqués, coupeurs de route, en RCA et sur la frontière camerounaise.

zawleeru : mot foulfouldé, du kanuri *zawule*, vestibule, hall d'entrée d'une habitation.

zemi : filet, grand carrelet kotoko et son embarcation.

zeriba : de l'arabe tchadien *zeribe* (l'enclos à bétail). Ce terme est utilisé pour désigner toute enceinte d'épineux, faite de branches d'acacia entremêlées, destinée à protéger des habitations ou des champs.

zina : habitation masa.

zlaraway : toute la gamme des sorghos de montagne, chez les Mafa et les Mofu.

SIGLES ET ACRONYMES

BIAO : Banque internationale pour l'Afrique occidentale.

BIR : Bataillon d'intervention rapide, créé en 2001 contre les coupeurs de route, encadré par les Israéliens, rapidement devenu une armée dans l'armée camerounaise.

CCCE : Caisse centrale de coopération économique, devient CFD (Caisse française de développement) en 1992, puis AFD (Agence française de développement) en 1998.

CFA : Communauté financière africaine.

Cirad : Centre de coopération internationale en recherche agronomique pour le développement (1984).

CRTV : Cameroun Radio Télévision.

DPGT : Développement paysannal et gestion de terroir.

FED : Fonds européen de développement.

GIC : Groupe d'initiative communautaire (création en 1964).

GTZ : Agence de coopération technique de la RFA.

ISH : Institut des sciences humaines, au Cameroun (dissous en 1991).

IUCN : Union internationale pour la conservation de la nature.

Orstom : Institut français de recherche scientifique pour le développement, devenu en 1998 IRD, Institut français de recherche pour le développement.

PNDVFA : Programme national de vulgarisation et de formation agricole (1989), a pris la relève du projet Centre Nord avec financement de la Banque mondiale.

PNVA : Projet d'appui au service national de vulgarisation agricole.

SNV : Service des volontaires néerlandais.

Semry : Secteur expérimental de modernisation de la riziculture, devenu en 1970 Secteur d'expansion et de modernisation de la riziculture de Yagoua, Semry I en 1971 et Semry II en 1977.

Socatour : Société camerounaise de tourisme (1986-1992).

Sodecoton : Société de développement du coton du Cameroun (prend la relève de la CFDT, Compagnie française pour le développement des textiles, en 1974).

Terdel : Territoire et développement local (créé en 2000, ONG issue du projet DPGT).

UNC : Union nationale camerounaise.

UNDP : Union nationale pour la démocratie et le progrès.

UPC : Union du peuple camerounais.

VSNA : Volontaire du service national actif (français), devenu CSN (Coopérant du service national) en 1993, puis VSI (Volontaire de solidarité internationale) en 2005.

ZIC : Zone d'intérêt cynégétique.

BIBLIOGRAPHIE

- ABOU DIGU'EN, 1929 — *Mon voyage au Soudan tchadien*. Paris, éditions Pierre Roger, 292 p.
- ARTHUS-BERTRAND Y., 2003 — *Chevaux*. Textes de J.-L. Gouraud. Paris, éditions du Chêne, 224 p.
- BARLEY N., 2005 — *Un anthropologue en déroute*. Paris, Payot, coll. Petite bibliothèque, 262 p.
- BEGUIN J.-P., KALT M. *et al.* (élèves de l'École d'architecture de Paris), 1952 — *L'habitat au Cameroun*. Paris, Office de la recherche scientifique outre-mer, 152 p.
- BENOIST J.-P., 1957 — *Kirdi au bord du monde*. Paris, Julliard, 224 p.
- BLACHE J., MITON F., STAUCH A., 1962 — *Première contribution à la connaissance de la pêche dans le bassin hydrographique Logone-Chari-lac Tchad*. Paris, Orstom, 144 p.
- CARDINALE E., SEIGNOBOS C., 2004 — Le poney musey et les pratiques vétérinaires (région de Gobo, Nord-Cameroun). *Anthropozoologica*, 39 (1) : 43-60.
- CHAPELLE J., 1987 — *Souvenirs du Sahel*. Paris, L'Harmattan, coll. Mémoires africaines, 288 p.
- COUTY P., 1964 — *Le commerce du poisson dans le Nord-Cameroun*. Paris, Orstom, coll. Mémoires, 5, 226 p.
- CROUZAT H., 2013 — *Azizah de Niamkoko, roman*. Paris, Montbel, 422 p.
- DELEVOYE (enseigne de vaisseau, second de la mission Lenfant, 1903-1904), 1906 — *En Afrique centrale (Niger-Bénoué-Tchad)*. Paris, librairie H. Le Soudier, 228 p.
- DI MURO, 1980 — Yaoundé, documents vendus à l'occasion d'une exposition, *multigr.*
- DONALDSON K., 2001 — *Africa, carnet d'artiste*. Paris, Le Pré aux clercs, 220 p.
- DONGMO J.-L. *et al.*, 1983 — *Atlas aérien du Cameroun. Campagnes et villes*. Yaoundé-Paris, université de Yaoundé-Presses de Copedith, 138 p.
- DRESCH J., 1952 — Paysans montagnards du Dahomey et du Cameroun : les vrais paysans noirs. *Bulletin de l'Association des géographes français*, 222-223 : 2-9.
- ELDRIDGE M., 1972 — *Ray ou Rey-Bouba, les Yillaga de la Bénoué*. Yaoundé, 596 p., *multigr.*
- EVANS-PRITCHARD E., 1994 — *Les Nuer*. Paris, Gallimard.
- FABRE P., 1933 — *La randonnée, de France vers le Centre-Afrique*. Marseille, *Les Cahiers du Sud*, 262 p.
- FABRE P., 1935 — *Les heures d'Abéché*. Marseille, *Les Cahiers du Sud*, 280 p.
- FALCHETTA P., 2006 — *Fra Mauro's world map : with a commentary and translations of the inscriptions*. Turnhout, Venise, Brepols, Biblioteca Nazionale Marciana.
- GARINE (de) I., 1999 — « Contribution à l'ethnologie du chien dans le nord du Cameroun et dans le sud-ouest du Tchad (Masa, Muzey, Tupuri, Kera) ». In Baroin C., Boutrais J. (éd.) : *L'homme et l'animal dans le bassin du lac Tchad*. Paris, IRD Éditions : 321-371.
- GENEST S., 1976 — *La transmission des connaissances chez les forgerons mafa (Nord-Cameroun)*. Québec, université Laval, 228 p.

- GIDE A., 1928 — *Voyage au Congo*, suivi de *Le retour du Tchad (carnets de route)*. Paris, Gallimard.
- GOERG O., RAISON-JOURDE F., 2012 — *Les coopérants français en Afrique. Portrait de groupe (années 1950-1990)*. Paris, L'Harmattan-Labo Sedet, coll. Cahier Afrique, 28, 256 p.
- JACQUEMOT P., 2013 — *Économie politique de l'Afrique contemporaine. Concepts, analyses, politiques*. Paris, Armand Colin, coll. U, 456 p.
- JAOUEN R., 1995 — *L'eucharistie du mil (langages d'un peuple, expressions de la foi)*. Paris, Karthala, 286 p.
- LEBEUF J.-P., 1945 — *Quand l'or était vivant*. Paris, éditions J. Susse, 216 p.
- LEIRIS M., 2003 — *L'Afrique fantôme*. Paris, Gallimard, 656 p.
- LEMBEZAT B., 1961 — *Les populations païennes du Nord-Cameroun et de l'Adamaoua*. Paris, Puf-IIF, 252 p. + annexes.
- LENFANT (commandant), 1905 — *La grande route du Tchad*. Paris, librairie Hachette et Cie, 272 p.
- MACLEOD O., 1912 — *Chiefs and cities of Central Africa. Across Lake Chad*. Édimbourg-Londres, William Blackwood and Sons.
- MARTIN-GRANEL P., 2014 — *Jean Desrotour, baba ti Mbororo — Le Père des Mbororo (épopée d'un vétérinaire de l'Afrique centrale à l'Éthiopie)*. Montpellier, éditions L'aucèu libre, 310 p.
- MONOD T., 1929 — *L'industrie des pêches au Cameroun*. Paris, Société d'éditions géographiques, maritimes et coloniales, Bibliothèque de la Faune des colonies françaises, 504 p.
- MONOD T., 1937 — *Méharées, exploration au vrai Sahara*. Paris, Éditions Je Sers, 240 p.
- MORAN D., 1934 — *Tchad*. Paris, Gallimard, 310 p.
- NACHTIGAL G., 1880 — « Voyage du Bornou au Baguirmi ». In : *Le Tour du Monde*, Paris, librairie Hachette et Cie : 337-416.
- OUMAROU DALIL A., 1988 — *Mbooku, Poésie peule du Diamaré (Nord-Cameroun)*. Paris, L'Harmattan, 190 p.
- PÉLISSIER P., 1966 — *Les paysans du Sénégal, les civilisations agraires du Cayor à la Casamance*. Saint Yriex, imprimerie Fabrègue, 940 p.
- PSICHARI E., 1946 — *Terres de soleil et de sommeil*. Paris, éditions Louis Conard, 266 p.
- SAÏBOU I., 2010 — *Les « coupeurs de route », histoire du banditisme rural et transfrontalier dans le bassin du lac Tchad*. Paris, Karthala, 274 p.
- SEIGNOBOS C., 1977 — *Habitat traditionnel dans le Nord-Cameroun (établissements humains et environnement socio-culturel)*. Paris, Unesco, 3, 70 p.
- SEIGNOBOS C., 1982 — *Montagnes et hautes terres du Cameroun*. Marseille, Parenthèses, 188 p.
- SEIGNOBOS C., 1995 — « Les poneys du Logone à l'Adamaoua, du XVII^e siècle à nos jours ». In : *Cavaliere dell'Africa*, Milano, Centro Studi Archeologia Africana : 233-253.
- SEIGNOBOS C., 2008 — *La question mbororo*. HCR-Scac, rapport.
- SEIGNOBOS C., 2011 — Le phénomène zargina dans le nord du Cameroun, coupeurs de route et prises d'otages, la crise des sociétés pastorales mbororo. *Afrique contemporaine*, 239 : 37-59.
- SEIGNOBOS C., 2015 — *Boko Haram : innovations guerrières depuis les monts Mandara, cosaquerie motorisée et islamisation forcée*. *Afrique contemporaine*, Paris, 252 : 149-169.

- SEIGNOBOS C., 2016 — Boko Haram et le lac Tchad. Extension ou sanctuarisation ? *Afrique contemporaine*, 255 : 93-120.
- SEIGNOBOS C., IYEBI-MANDJEK O., 2000 — *Atlas de la province Extrême-Nord Cameroun*. Paris, IRD/Minrest/INC, 172 p (version CD-ROM 2005).
- SEIGNOBOS C., JAMIN F., 2003 — *La case obus, histoire et reconstitution*. Marseille, Parenthèses-Patrimoines sans frontière, coll. Architectures traditionnelles, 212 p.
- SEIGNOBOS C., PELTRE-WURTZ J. (éd.), 1984 — *Les instruments aratoires en Afrique tropicale, la fonction et le signe*. Cahiers Orstom, série Sciences humaines, 20 (3-4), 658 p.
- SEIGNOBOS C., SCHWENDIMAN J., 1991 — « Les cotonniers traditionnels du Cameroun (inventaire passé et présent, utilisations et hypothèses de diffusion) ». In : *Coton et fibres tropicales*, Paris, IRCT, 46 (4) : 309-322.
- SEIGNOBOS C., THYS É. (éd.), 1998 — *Des taurins et des hommes, Cameroun, Nigeria*. Paris, Orstom éditions, coll. Latitudes 23, 398 p.
- SEIGNOBOS C., TOURNEUX H., 2002 — *Le Nord-Cameroun à travers ses mots. Dictionnaire de termes anciens et modernes*. Paris, IRD Éditions, Karthala, 334 p.
- SEIGNOBOS C., TOURNEUX H., HENTIC A., PLANCHENAUT D., 1987 — *Le poney du Logone*. Maisons-Alfort, IEMVT, coll. Études et synthèses, 23, 214 p.
- SEIGNOBOS C., DEGUINE J.-P., ABERLENC H.-P., 1996 — Les Mofu et leurs insectes. *Journal d'agriculture traditionnelle et de botanique appliquée*, 38 (2) : 125-187.
- THYS É., NYSSENS O., 1982 — « Préparation et commercialisation de la viande canine chez les Vame-Mbreme, population animiste des monts Mandara (Nord-Cameroun) ». In : *Proceeding of the International Colloquium on Tropical Animal Production for the Benefit of Man*, Antwerp, Belgium, Prince Leopold Institute of Tropical Medicine : 511-517.
- VEYNE P., 1971 — *Comment on écrit l'histoire*. Paris, Seuil.
- VINCENT J.-F., 1991 — *Princes montagnards du Nord-Cameroun. Les Mofu-Diamaré et le pouvoir politique, t. 1*. Paris, L'Harmattan, 466 p.
- WAGNER H., 1860 — *Schilderung der Reisen und Entdeckungen des Dr. Eduard Vogel in Central-Africa*. Leipzig, Verlag von Otto Spamer, 2^e édition.
- WENTE-LUKAS R., 1977 — *Die materielle Kultur der nicht-islamischen Ethnien von Nordkamerun und Nordostnigeria*. Wiesbaden, Franz Steiner Verlag, 314 p.
- ZBOROWSKI I. (de), 1997 — *Atlas d'élevage du Bassin du lac Tchad*. Coordination générale Cirad-CTA, 158 p.
- ZOCCARATO S., 1992 — *100 noms de chiens, les chiens toupouri aboient la vérité*. Mission catholique de Guidiguis, 9 p.